

LES ÉLÉGIES
DE LA
BELLE FILLE

lamentant sa virginité perdue

PAR
FERRY JULYOT
RÉIMPRESSION COMPLÈTE
DE L'ÉDITION PRINCEPS (1557)



PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, rue des Poitevins, 2

—
1883

LES ÉLÉGIES
DE LA
BELLE FILLE

Justification du Tirage

100 exemplaires, papier de Hollande, nos 1 à 100

350 exemplaires, papier vélin, nos 101 à 450

LES ÉLÉGIES
DE LA
BELLE FILLE

lamentant sa virginité perdue

PAR
FERRY JULYOT
RÉIMPRESSION COMPLÈTE
DE L'ÉDITION PRINCEPS (1557)



PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, rue des Poitevins, 2

1883



PRÉFACE

FERRY JULYOT, l'auteur du très rare et très curieux opuscule que nous réimprimons pour la seconde fois, était probablement notaire à Besançon : ce qui ne l'empêchait de rimer aussi galamment qu'un Marot ou qu'un Saint-Gelais. Ses vers ont une saveur particulière : curieux au point de vue de la langue et du rythme et aussi

sous le rapport des mœurs franc-comtoises au XVI^e siècle. Il aimait fort sa province, -l'auteur des élégies, et plus d'une fois, dans ses vers, les lecteurs trouveront l'éloge de Besançon, sa bonne ville. Dès le début il lui adresse une « Epistre dédicative » et c'est là que sont exposées les raisons qui l'ont porté à mettre au jour ses *Elégies* :

Et puisque Dieu (mon seigneur) m'a fait naistre
En toy : pour toy, me veux faire cognoistre.
Non que je sois, par tant presumptueux,
De m'estimer en savoir sumptueux.
Vivre à demy, pour rien mettre en lumiere
Digne de voir : mais bonté coustumièr
Excusera un enfant qui prent cure
Louër le lieu bon de sa géniture.
Souz cest espoir et telle confiance
Ce mien livret (sans vaine outrecuidance)
Dédié t'ay, noble cité d'empire.

Plus loin, Ferry nous apprend dans la même *Epistre dédicative à la cité impériale de Besançon* qu'il avait bien d'autres poésies sur le chantier :

Pour l'advenir, autre chose conspire

Excuse moy, en mon simple exposé
Jusques à ce que seray disposé
Chanter plus haut en gente poésie.

Que sont devenues les *conspirations* de Julyot, si tant est, qu'il ait conspiré ! Peut-être craignait-il de mettre au jour ces poésies inconnues : ou ne fut-il jamais *disposé* ? Nous avons vainement cherché dans les bibliographies et les histoires locales ; nous n'avons pu trouver trace de ces projets ambitieux. Ne le regrettons pas : Ferry n'était pas de taille à « chanter plus haut » que les *Elégies*.

Le poète d'ailleurs ne s'est sauvé de l'oubli que ces toutes récentes années. Un érudit aussi consciencieux qu'éminent, M. Courbet, a réhabilité, à deux reprises différentes, les *Elégies* de son compatriote franc-comtois. Mais il n'a pu, malgré les recherches les plus profondes, nous donner une biographie. Le dédain s'était fait depuis le XVI^e siècle sur Julyot. La Croix du Maine

et du Verdier l'avaient oublié dans leurs *bibliothèques* et ce n'est que dans les premières années du dix-neuvième siècle, qu'il apparaît pour les biographes. Weiss, son compatriote, lui donne place dans la *biographie Michaud* et le premier, il rend justice à notre auteur.

Le peu que nous savons sur sa vie, nous l'avons trouvé dans son livre. Comme tous les poètes, Julyot a pris soin d'adresser à ses amis quelques pièces de vers. En premier lieu « à messire Charles du Molin, de Paris, docteur ès droictz très nommé. » Le célèbre jurisconsulte Dumoulin avait été le maître de Julyot, quand il enseignait le droit à l'université de Dôle : il était depuis devenu son ami. Aussi nous est-il narré dans la pièce qu'il a incité le tabellion-poète à mettre au jour ses œuvres. Mais le véritable ami de Julyot, qui lui donne pour son recueil quelques poésies, qui fait les frais de l'impression des *Elégies*, c'est l'écuyer An-

toine Ludin dont le nom se voit au bas du titre. Le poète le remercie de sa générosité en lui dédiant une poésie, une des meilleures du recueil. Julyot comptait bien d'autres amis. Il fréquentait toute la haute société bisontine ; les Valimberg qui tenaient les monnaies, le commandeur du Temple Mathieu de Masso qui collabore, ainsi que Ludin et l'imprimeur Estauge, à la partie poétique du recueil : les notaires Pierre Fournier et Jean Renaud, les frères Jean et François Malarmé, le seigneur Estienne Sauget. Le reconnaissant auteur ne dédie pas seulement des vers à ses amis ; il en offre à ses anciens maîtres. C'est d'abord « maistre Estienne Desprez, le recteur, son premier précepteur ès lettres, au pré duquel il s'est repeu » et « discrete personne messire Bonaventure Junot, prestre, son maître en escripture et pratique ». Il en dédie aussi à maistre Jean Champfroid qui « a presté des livres. » Pourquoi n'en

a-t-il dédié à son confrère Jacques Estauge!

II.

Les *Elégies de la belle fille, lamentant sa Virginité perdue avec plusieurs Epistres, Epigrammes, Instructions et traductions morales* paraissaient en 1557. Estauge et Ludin les tiraient à petit nombre et les rares exemplaires s'envolaient en présents. Aussi les *Elégies* sont-elles introuvables.

Trois exemplaires en sont *seuls* connus. Deux à la bibliothèque de Besançon : mais l'un, incomplet du titre et des pages 7 et 8 : l'autre, au contraire, superbe d'intégrité. Un seul exemplaire figure dans les collections particulières, célèbre dans les annales des ventes. Nodier, cet infatigable trouveur de raretés, en avait senti tout le mérite lorsqu'il le vit chez son ami du Bouvot et se l'était fait donner par ce généreux bibliophile. Il en faisait grand cas, et la note suivante

prouve de sa haute estime pour les *Elégies* :

« Livre d'une grande rareté, puisqu'on n'en connoît jusqu'ici que deux exemplaires, dont l'un, qui fait partie de la riche bibliothèque de Besançon, ne subira jamais la chance des enchères. Il paraît par quelques vers de la fin de l'œuvre qu'elle se donnoit en présent et ce sont ordinairement les livres de cette espèce qui disparaissent le plus vite. Le volume contient 5 petites gravures en bois assez bien exécutées. Il a été imprimé par Jacques Estauge qui était établi plus tard à Strasbourg mais qui paroît avoir fait l'essai de ses presses à Besançon. C'est bien certainement avec les caractères de ce Jacques Estauge et ceux mêmes qui ont servi à l'impression de l'Élégie de Juyot qu'a été exécutée la fameuse Epistre envoyée au Tigre de la France dont M. Brunet possède le seul exemplaire connu. Le précieux volume qui fait le sujet de

cet article m'a été donné par M. du Bouvot (1). »

Nodier ne se contentait pas de le signaler à la postérité : il lui faisait donner par Thouvenin, un habillement durable, digne du poète et de la rareté de son livre. Le célèbre relieur le couvrait de maroquin vert ; le doublait de maroquin bistre et semait à profusion les dentelles, les ornements, les filets.

A la mort de Nodier il se vendait *deux cents francs*, prix énorme pour l'époque. Il passait de chez Nodier chez Baudelocque. En 1850, il reparaisait de nouveau sur la table des enchères, pour ne se vendre que *cent vingt francs*. Il était vengé à la vente Yéméniz et le 18 mai 1867 M. Bancel l'achetait six cent trente cinq francs.

(1) Description raisonnée d'une jolie collection de livres par Ch. Nodier, n° 418, p. 168-169. Paris, Techener, 1844, in-8.

Les Elégies ne devaient pas en rester là, et le 10 mai 1882, à la vente de la bibliothèque de M. Bancel, elles atteignaient le chiffre de quatorze cent soixante francs, frais en sus.

C'est qu'en effet, l'œuvre de Julyot n'a pas seulement ce mérite de la rareté. Son livre est des plus curieux pour l'histoire de ce seizième siècle, encore si mal connue aujourd'hui. Des détails ignorés et très importants pour l'histoire des mœurs françaises se trouvent dans notre opuscule. Dans la troisième élégie où Nature répond aux imprécations de la belle fille, que de précieux renseignements sur les vêtements des femmes au seizième siècle :

Faut-il toucher après aux vestemens ?
Veit-on jamais tant de muguetemens ?
Tant de fatras ? en bombanceuse oultrance ?
Qu'avx femmes faut ! et pour la demonstrance
Ce n'est assez le chaperon porter
Et de dorure honneste l'estinter :
Mais le bonnet cloué et la plumette

Sus coiffe d'or, faut avoir en poupette.

.
Après les gants faut couvrir la main tendre
Convient piquer, couper broder ou fendre
Que n'est assez : mais il faut la manchette
Pendant devant, que pour rien ne s'achette,
Et pour ne veoir le ventre que s'avale
Ou qu'est enflé, la ronde verdugale
Avec ses bords rouges et esendus,
Fait à penser mains actes defendus.

C'était devant tous ces ornements que les *Belles Filles*, au seizième comme au dix-neuvième siècle, rendaient les armes : et il nous est très précieux de trouver dans les *Elégies* ces détails de haute curiosité.

Au point de vue littéraire, le mérite des *Elégies* est irréfragable. Des tournures de langue particulières à la Franche-Comté ; des hardiesses singulières de rythme assignent à Julyot une place honorable entre les poètes de son temps. Il y a, il est vrai, dans son œuvre un grand nombre de vers licencieux et des joyeusetés à l'infini : mais

le sujet ne s'y prêtait-il pas ? Quel est le poète qui n'a commis quelque péché semblable ?

La composition de cette préface était complètement terminée lorsque nous avons reçu le *Catalogue de la librairie Morgand, mois de mars 1883*. Nous avons retrouvé au numéro 8327 de ce catalogue, les *Élégies*. L'exemplaire de M. Bancel que le célèbre Trautz-Bauzonnet avait richement relié depuis la vente Yéméniz est décrit dans toute sa splendeur. Recouvert de maroquin bleu avec des milieux de feuillages : il est doublé de maroquin orange avec un semis de roses et de marguerites : habillement superbe digne d'un tel livre ! M. Morgand le met en vente au prix de *trois mille francs*.

Dans ce même catalogue nous avons trouvé un autre renseignement qui corrobore la note de Charles Nodier sur l'imprimeur des *Élégies*. Le maître bibliophile assurait que Jacques Estauge avait imprimé, outre les

Élégies, la fameuse *Épître envoyée au Tigre de la France*. M. Morgand a eu la bonne fortune d'avoir entre les mains, en même temps que les *Élégies*, l'*Épître envoyée au Tigre de la France*. Il a comparé minutieusement les caractères et les a reconnus semblables dans les deux livres, et affirme péremptoirement que les deux ouvrages sortent des presses du même imprimeur.

LÉON WILLEM.



Elegies de la belle

fille, lamentant sa Virginité perdue : avec plusieurs Epistres, Epigrames, Instructions et traductions morales.

*Composees par Ferry Iulyot
de la Cité imperiale de Bezanson.*

Le contenu uerrez au prochain feuillet.



Imprimé aux despens d'Antoine Ludin,
escuyer, citoyen dudit Bezanson,
au moys de Mars, 1557.

IAQVE ESTAVGE A CHASCVN.

Ferry, Ludin, Masso aussi,
 Ont fait ceste Poësie cy :
 Mais Ferry ha fait pres que tout
 Depuis le tiltre iusque au bout.
 Or tous ceulx trois m'ont si bien pleu,
 Qu'oncque refuser ie n'ay sceu
 D'imprimer ceste Poësie.
 Car ainsi que la maluaisie
 Outrepatte tout autre uin,
 Et les uulgaires le Latin :
 Ainsi la uersificature
 Qui tient icy bonne mesure,
 Et ha telle moralité
 Que digne est d'immortalité,
 A fait que l'ay mis soubs ma Presse,
 Veu que nully elle n'opresse.
 Car par tel bien, qu'on ne doit taire,
 Pretens à chascun plaisir faire.
 Prenez à grè donc ce qu'on peult,
 Chascun n'ha pas cela qu'il ueult.

Enigme quadruple d'Estâuge.

A cinq, quatre est : et quatre en sept.
 Vnze, cinq, sept : iuste, douze est.

Declaration du premier uers.

Premierement, où il y a cinq ou sept, il y a bien quatre. Secondement, le mot cinq ha 4 lettres : et le mot quatre 7. Tiercement, ce uers ha 30 lettres : et la 1 part de ce liure, 30 matieres.

Declaration du second.

Item les 3 premiers motz ont chacun 4 lettres, qui font 12. Ce uers ha 25 lettres, aussi la 2 part du liure ha 25 matieres.

Quartement, mettez ensemble 5, 4, 4, 7, 11, 5, 7, 12, et trouuerez 55, qu'est toute la somme des matieres de ce liure.

LA TABLE DE TOVT CE LIVRE.

La premiere partie ha 30 matieres.

1	<i>Dizain au Liure.</i>	
2	<i>Dizain au Lecteur.</i>	
3	<i>Dizain aussi au Lecteur, par Antoyne Ludin.</i>	0
4	<i>Dizain aux pucelles, par Matthieu de Masso.</i>	0
5	<i>Dizain au Liure, par ce dict Matthieu.</i>	0
6	<i>Epistre dedicatiue à Bezanson.</i>	
7	<i>Epistre consolatiue à Charles Molinet.</i>	
8	<i>Elegies de la belle fille. Avec dizains instructifz.</i>	1
9	<i>Elegie d'icelle à Nature.</i>	2
10	<i>Elegie de Nature à la dicte fille.</i>	3
11	<i>Elegie d'icelle fille à ses pere et mere.</i>	4
12	<i>Elegie des pere et mere à leur dicte fille.</i>	5
13	<i>Elegie d'icelle aux seducteurs amans,</i>	6
14	<i>Elegie des amans à la dicte fille.</i>	7
15	<i>Elegie d'icelle, reduisant le sens des precedentes.</i>	8
16	<i>Dizain aux ieunes pucelles, par le susdict Matthieu.</i>	0
17	<i>Dizain à icelles, par le mesme.</i>	
18	<i>Septain de la deuse de nostre auteur Ferry Iuliot.</i>	

- 19 *Traduction des tristes uers de Lactance.*
 20 *Elegie deprecatieue pour les seigneurs de
 Bezanson.*
 21 *Epistre familiere à l'escuyer Ludin.*
 22 *Epistre à dame Anne Turgis.*
 23 *Epistre au noble enfant Luquin.*
 24 *Vers Latins audict Luquin.*
 25 *La traduction d'iceulx en rime Franceoise.*
 26 *Epistre facetieuse à quelque mesdisante.*
 27 *Epistre à dame Volee, suyuant son nom.*
 28 *Cry ioyeux d'un abbé inuitant les siens à l'abbaye.*
 29 *Epistre enuoyée aux escholiers de Dole.*
 30 *Epistre du ieu d'arbaleste, à Claude Petremand.*

La seconde partie a 25 matieres.

- | | | |
|----|-----------------------------------------------------------------|----|
| 31 | <i>Douẏain de bien et mal.</i> | 1 |
| 32 | <i>Vnẏain excitatif du uendredi saint.</i> | 2 |
| 33 | <i>Dixain de commencement et fin.</i> | 3 |
| 34 | <i>Neufuein de mensonge et ueritè.</i> | 4 |
| 35 | <i>Huittain d'un relieur de tonneaux.</i> | 5 |
| 36 | <i>Septain d'une désirant estre ditte belle.</i> | 6 |
| 37 | <i>Sixain d'un qui uouloit estre premier es
monstres.</i> | 7 |
| 38 | <i>Quintain des uoyles que les dames portent.</i> | 8 |
| 39 | <i>Quattrin d'un qui aymoît mieux le uin que
les dames.</i> | 9 |
| 40 | <i>Quattrin d'un qui de chascun mesdisoit</i> | 10 |
| 41 | <i>Septain d'une qui disoit son mary mourir
en riant,</i> | 11 |
| 42 | <i>Huittain d'icelle mesme.</i> | 12 |
| 43 | <i>Quattrin d'un qui se mocquoit d'un borgne.</i> | 13 |
| 44 | <i>Huittain au recteur Estienne Desprez.</i> | 14 |

45	<i>Huittain à Bonaventure Iunot.</i>	15
46	<i>Dizain à Matthieu de Massò.</i>	16
47	<i>Huittain à Pierre Fournier.</i>	17
48	<i>Dizain à Iean Malarmè.</i>	18
49	<i>Huittain à Franceoys Malarmè.</i>	19
50	<i>Huittain à Iean Renauld.</i>	20
51	<i>Huittain à Estienne Sauget.</i>	21
52	<i>Huittain à Iean Champhroid.</i>	22
53	<i>Quattrin d'vn riche chiche.</i>	23
54	<i>Huittain d'vn qui reprenoit chascun.</i>	24
55	<i>Quattrin au Lecteur.</i>	25

Le tout par Ferry Iulyot, exceptè les quatre
matieres en la premiere partie
ainsi signées au bout o

FIN DE LA TABLE DE TOVT CE LIVRE.




SENSVYVENT AV-
CVNES ŒVVRES DE FERRY

Iulyot, où il y a cinquante cinq sortes de
 matieres. Dont ceste premiere part
 en ha trente, & la seconde
 uingt cinq.

1

FERRY IVLYOT A SON LIVRET
allant sous la presse en France.

Petit liuret qu'en azard te ueux mettre
 En France aller, fontaine d'éloquence :
 Doubte tu point rencontrer quelque maistre
 Qui mocquera ta rustique loquence ?
 Non : ie le croy, pour ceste consequence :
 Sois humble & doux dessous tes correcteurs,
 Les supplians estre tes protecteurs,
 Contre tous ceux, qui te porteront trongne.
 Si les Franceois tu as pour tes recteurs,
 Correct seras, retournant en Bourgogne.

2

Le liuret à l'humain Lecteur.

HVmain Lecteur, qui mon tiltre liras
 De premier front, tu prendras coniecture,
 Qu'en me lisant, chose tu n'éliras
 De grand proffit, soit en sens ou facture.
 Mais tu uerras auant longue lecture

Diuers abus du monde reprimer,
 Loüer uertu, et uice comprimer,
 Où tu pourras profiter quoy que face.
 Commencement ne conuient deprimer :
 Aussi ne faut iuger selon la face.

Antoine Ludin de Bezanon, Escuyer, au Lecteur.

SI de uertu ueux sauoir le guerdon,
 Et de pechè la seure recompance :
 Lecteur amy lis ce liure habandon,
 Que Iulyot te lache sans iactance :
 Et tu uerras en sommaire substance,
 Inuention de gentile facture.
 Puis qu'en son lieu, le premier s'aduenture,
 De son esprit heureux, nous faire part :
 Il ne sera (comme ie coniecture)
 En pris & loz, le dernier autre part.

Auge & dele. A. Ludin.

*Frere Matthieu de Masso Lyonnois commandeur
 de Bezanon et d'Arboys, de l'ordre de la cheua-
 lerie saint Iean, de Ierusalem,
 aux pucelles S.*

FIlles de cœur, qui tendez à honneur,
 Et estimez uertu sur toute chose :
 Du chapelet de fleur, plain de bonheur,
 Que uous portez, plus precieuse rose,
 Maistre Ferry Iulyot nous expose,

En motz dorez, & doctement le couche,
 Combien de mal, l'œil, l'aureille, la bouche,
 Et le beau corps, font à uirginité.
 Lisez le bien, le fait de pres uous touche,
 Pour uous tenir en uostre dignité.

Le mesme commandeur de Masso au présent liure. o

TU t'en uas dessoubs l'arbitrage
 Et l'opinion d'un chascun :
 De l'un faueur, de l'autre oultrage
 Pourras receuoir. C'est tout un,
 Nul ne peult seruir le commun.
 Fais à tous un mesme uisage :
 Ris autant au fol, comme au sage :
 Les enuieux feras creuer :
 Et passeras par tout passage
 Sans que nul te puisse greuer.

EPISTRE DEDICATI- ve à la Cité Imperiale de Bezanson, par ledict Ferry Iulyot.

TRes prudemment les Romains gens antiques,
 Ont desirè par leurs faitz autentiques,
 En souuenir leurs loz rendre immortels :
 Se cognoissans en corps estre mortels.
 Ce n'est grand cas d'auoir humaine uie,
 Qu'en un moment par mort l'on uoid rauie :

Si les uiuans, en leurs gestes ardu,
 Apres la mort, ne sont uiuans rendus.
 Ce qu'ha causè tant de faicts heroiques,
 A nous laisser aux antiques chroniques,
 Car ceux ayant tant heroiquement
 Cà bas uescu, sont autentiquement
 Par gens sauans, citez & memorez
 Comme uiuans, s'ilz estoyent demourez.

Tu le says bien (antique Bezanson)
 Cité doree, ayant le bruyt & son,
 Estre le chef de la franche Bourgoigne
 Ainsi comment le bon Cesar tesmoigne,
 Ayant de toy en comment recità,
 Autant qu'affiert à celebre cité :
 Et à cité florissante en police,
 Pres de uertu, loing d'hayneuse malice.

Et si parler de la Bourgoigne faut,
 Lon trouuera le sien loz, sans defaut,
 Bien amplement par escript ueridique,
 En l'histoire sainte Ecclesiastique,
 Où nous trouuons Bourgoigne l'ancienne,
 Premiere auoir receu la loy chrestienne
 Auant Francois bien soixante & cinq ans,
 Selon que gens sauans sont practiquans.
 Aussi l'escrit sans dissimule ou ris,
 Molinaeus docteur, né de Paris,
 Bien grauement au premier du proëme,
 Qu'à Dole fait lisant en droit supreme.

Le Roy Clouys qu'à femme heut la princesse
 Dame Clotys de Bourgoigne, print cesse
 D'estre idolatre à l'enhortement d'elle.
 Dés lors deuint douce France fidelle :

Annichillant toute Payenne secte
 Pour ensuyuir de Christ la Loy directe.
 Dont bien deuoyent Franceois & Bourguignons
 Sincerement s'aymer en compagnons,
 Quand l'un par l'autre, en salubre moyen,
 Est fait chrestien, d'idolatre Payen.
 Que pleut à Dieu que ces deux nations,
 Fussent en paix, sans machinations
 D'effectuer l'entreprinse sanguine
 Du cruel Mars, qui tous les iours s'engrigne :
 Si ce n'estoit contre les infideles,
 En exaltant le renom des fideles.

Or est tousiours en Bourgoigne obseruuee
 Le Loz à Dieu) ceste loy tant prouuee
 Où lon te tient (non par chance fatale)
 Grand Besançon la cité capitale :
 Craignant vn Dieu, reuerant son Eglise,
 En quoy les tiens ancestres ne deguise.
 Puis pour florir plus magnifiquement,
 Tu te regis tant politiquement,
 Par Senateurs, administrans iustice
 Tant prudemment, qu'il faut qu'on ne subdice
 Parlant de toy, la sentence honoree,
 C'est que par droit dicte es Cité doree :
 Cité doree, on te peut appeller,
 Quand lon te uoit en tout heur preceller.
 Non du iourd'huy, ains de si tres long temps,
 Que croniqueurs sont quasi bien contens
 Plus tost de uray (comme il est uray) le croire :
 Que rechercher par tant antique histoire.
 Dont iustement par tout lon te renomme
 Non dissemblable à la fameuse Rome,

Et mesment pour les antiquitez
Restans en toy par autentiquez.

Dieu cognoissant ta grand' perseuerance
Bien meritant candide preference,
T'a conseruè, & conserue en entier,
Contre tous ceux qui uerroyent uolontier
Plus tost soudain ton annichillement,
Que ton renom prosperer tellement :
Lequel soubs Dieu par sa benigne grace
Augmentera par heur de race en race,
Si qu'on dira : Cité d'amenité,
De citoyens tu es uraye unité.

Et puis que Dieu (mon Seigneur) m'a fait naistre
En toy : pour toy, me ueux faire cognoistre.
Non que ie sois, par tant presumptueux
De m'estimer en sauoir sumptueux,
Voire à demy, pour rien mettre en lumiere
Digne de uoir : mais bonté coustumiere
Excusera vn enfant qui prent cure
Loüer le lieu bon de sa geniture.

Souz cest' espoir & telle confidence
Ce mien liuret (sans uaine outrecuidance)
Dediè t'ay, noble cité d'empire.
Pour l'aduenir, autre chose conspire.
Excuse moy, en mon simple exposé,
Iusques à ce que seray disposé
Chanter plus haut, en gente poësie.
Dieu doint l'effect, tel que la fantasie.

A NOBLE ET SCIENTIFI-
que persone, Messire Charles du Mo-
lin de Paris, docteur ès droitz
tres nommé, Ferry Iulyot
humble Salut.

DOcte docteur, prudent Iurisconsulte,
 Duquel le nom par tous pays resulte,
 Non moins de uray, que d'un Balde, ou Bartole,
 D'un Alexandre, ou d'un sauant Imole :
 Humble salut de bonne affection
 Je te presente, en telle intention,
 Qu'excuseras ce que tu me commis
 A ton depart, comme ton serf amis.

Tu m'excitas prendre tant d'hardiesse,
 Qu'abandonner ce mien liuret sous presse :
 Ce que j'ay faict, par toy fort enhardy
 Plus que par ceux qui font si l'azard dict.
 Tu le uerras (s'il te plait) quand tu cesse
 De tes labeurs, pour soulager l'opresse,
 Ou bien plus tost, pour un peu diuertir
 L'aigre regret, dont me fis aduertir
 Sur le trespas de ta chere espousee,
 Que dure mort ha de uie deposee
 Executant en coustumiere force
 De l'ame & corps d'icelle le diuorce :
 Diuorciant les liens coniugaux
 D'entre uous deux iadis par tant egaux,
 Que des deux uns, & d'un deux tous ensemble,
 Bien procedoyent les uouloirs ce me semble.

Je ne la uis (comme crois) en face onques,
 Je l'ay congneu par oyr parler donques.
 C'est mon parler duquel j'ay entendu,
 Le sien renom, ia bien loing estendu :
 Son doulx maintien, & la constance d'elle
 Tant que sur tous la iugeois plus fidelle.

Les grands regrets, les sospirs & les plains,
 Qu'à Bezanson en as fait, ie plains :
 Et maintiendray qu'onques ne ueis mary,
 Pour le trespas de femme plus marry.

Bien iustement t'en disois concité,
 Me recitant qu'en ton aduersité,
 Elle auoit faict (cherchant ta deliurance)
 Plus qu'onques fait femme en Bourgogne, ou France.

Or puis que Dieu l'ha distrait de ce monde,
 Deuant luy soit presenté l'esprit munde,
 Pour une fois en uie supernelle
 Le retrouver apres mort naturelle.

Cecy ie dis sans adulation,
 Pour te seruir de consolation :
 Quoy que besoing n'est ia te consoler,
 Qui de confort peux les autres saouler.
 Outrepasant depuis le tien depart
 De Bezanson, quasi de toute part
 J'ay entendu de sauans mistes braues,
 Ayans ouy les trois leçons tant graues
 Que tu nous feis sur la loix, *Qui Romae*,
 Combien tu es iustement estimè.
 Si le uolois ici descrire & mettre,
 Me conuiendroit centuplier mon metre :
 Mais ton renom est ia tant publiè,
 Qu'à tout iamais ne sera oubliè.

Sur ce prens cœur contre les sermonneurs
Qui de mes yeux seroyent les blasonneurs
S'ilz ne craignoyent l'honneur que tu m'as fait
De m'exhorter, lascher mon petit fait :
Lequel si fort par toy correct & miste,
Craindre ne doit aucun mordant Momiste.



SENSVYVENT LES

huit Elegies morales de la belle fille lamentant sa Virginité perdue : dont chascune Elegie ha apres soy un Dizain instructif. Le tout en forme de monologue. Avec plusieurs Epistres, Epigrammes & Traduction en ryme uulgaire, sur les tristes uers de Lactance Firmian sur la mort nostre Seigneur IESVCHRIST, commenceant ainsi

*Quisquis ades medij, q ; subis in limina Templi,
Siste parum, insontem, q ; tuo pro crimine passum, &c.*



Tout par ledit Ferry Iuliot.

LA PREMIERE ELEGIE

*Complainte de la Belle Fille,
en forme de monologue.*

LE triste duëil, l'angoisseuse amertume,
L'aigre regret, d'ennuyeuse coustume,
Qu'à mon las cœur liurent facheux combas,
Ont abbatu le but de mes esbas.
Ie les uois bas par telle destinee,
Qu'à mon souef ie ne fusse esté nee.
Soucy pensifz, lamentable tristesse,
Pour le present, sont mes hoste & hostesse.
Hostesse suis faisant en moy loger
Aspre douleur qui n'en ueut desloger.
Plus ne seray dicte la fille belle :
Mais par desdaing, la mal'heuree rebelle.
Yeux gemissans, face ternye & sale
Ie porteray par chemin, chambre & sale.
Mes yeux ioyeux, mes facetes chansons
Seront grands cryz de larmoyables sons.
Non sans raison : car i'ay chose perdue
De trop hault pris, que me rend esperdue.
Chose de quoy ie deuoyz tenir compte,
Dont deuant Dieu, ie receuray grand'honte.
Chose ay perdue, plus que toute admirable,
Veu que pour moy est irrecuperable.
Qu'ay ie perdu pauure fille eplouree,
De tous mocqueurs maintenant exploree,
Me contraignant tourner dolentement
La face en bas, & marcher lentement,

Pour ruminer combien ie suis chetiue
 Me desirant plus tost morte que uiue ?
 Qu'ay ie perdu ? Sont ce uaines richesses ?
 Or, ou argent, ou superflues largesses
 De fols atours, & ornements mondains,
 Que plusieurs font ébestez, fols & dains ?
 Ay ie perdu mes parfumes, fardures ?
 Mes chaines d'or ? mes aneaux ? mes dorures ?
 Helas nenny : car si c'estoit ma perte,
 Tant ne seroit pour huy ma plainte aperte.
 Chose qu'on peult une fois recouurer,
 Qu'ayant perdu, ne doit le cœur nauër.
 Las i'ay perdu Pure uirginitè,
 Que ie receu à ma natiuitè,
 Pour seurement estre entiere uouee,
 Ou pour mon pair, selon la Loy donnee.
 Ie l'ay perdu sans yeux, en ieune eage,
 Outre l'honneur de loyal mariage,
 Par où ie tiens qu'un chascun m'en accuse,
 Sans supporter mon deffaut par excuse.
 Que me diront les candides Vestales
 Du temps passè, gardans fleurs uirginales ?
 Que me dira Daphnè uierge naifue,
 De Iupiter, & sa fureur craintiue,
 Iusques à ce, que doubtant la nuee
 De uoluptè, en Laurier fust muee ?
 Viens t'en à moy, non pas toy folle Helenne,
 Par qui perit toute la gent Troyenne :
 Mais bien plus tost Lucesse desolee
 Qu'à force fuz par Tarquin uiolee :
 Et si comprends ma desolation,
 Elle sera ta consolation.

Car par effort ta chasteté fidele
 Raue fut d'un superbe infidele.
 Et i'ay perdu par fol consentement,
 Ma pureté, plainte presentement.
 De mon uouloir ie me uois effacee
 D'integrité, mais tu es efforcee.
 Mondain plaisir d'honesteté m'efface
 Honteusement, me prosternant la face :
 Iuste support, pour l'effort te memore,
 Et par honneur, continue ta memoire,
 I'ay deffailly, surprinse & subornee
 De Volupté, où me suis adonnee :
 Mais quant à toy, si tu es corrompue
 Outre ton grè, forcement es uaincue.
 Il en appert quand de cœur inhumain,
 Publiquement as prins mort de ta main :
 En detestant l'iniure & insolence
 Que t'auoit fait charnelle uiolence.

Ie deurois bien (si ne doutois de l'ame)
 Faire encor pis, rendant mon corps soubz lame,
 Quand sans effort me sens d'honneur distraicte,
 Et qu'à bon droit par tout honte me traicte,
 Iusques au bout de laisser bon espoir,
 Me suffocquant par craintif desespoir.
 Saine raison toutesfois m'admonneste,
 Si ie ne suis de corps pure & honeste,
 Que l'ame soit non portant assuree
 De ne sentir peine desesperee.
 Desesperee est bien la creature,
 Que desespoir domine & aduenture,
 Si en perdant i'ay beaucoup offensé,
 Dieu pour autant ne m'en ha insensé.

Puis qu'il m'ha donc encore laissè bon sens,
 Me conforter un petit me consens :
 En pouÿrpensant à qui me saurois plaindre,
 Pour amoindrir mon duëil, & le complaindre.
 Me plaindre à Dieu, ou de Dieu, ie n'ay cure ;
 Car il m'ha fait, de rien sa creature,
 Diuinement mortelle & immortelle :
 Apte à salut, ou à peine eternelle.
 Mortelle suis, quant au corps seurement :
 Mais immortelle en ame assurement.
 En bien uiuant, i'attens saluation,
 En offensant, seure damnation.
 Ce sont les poincts (à dire uerité)
 Nous assurant qu'en Dieu n'est qu'equité,
 Toute bonté, & parfaicte iustice,
 Loz, gloire, honneur, supprimant iniustice.
 Ains ie prendray par simple coniecture,
 Occasion, redarguer nature
 Que m'ha formè un corps tant feminin,
 Tant bien qu'adroit, uenuste & bening,
 Tant estimè en composition,
 Que m'ha causè triste perdition
 Et si ie n'ay de nature audience
 Me condamnant par saine sapience,
 l'exposeray lors ma misere amere,
 Tout à mon mieux, à mes pere & mere,
 Qui m'ont lasché l'arrest indulgemment
 A uolupté, me poignant urgemment.
 Car si rigueur & chastoys moderez
 Eussent reprins mes ueux immoderez,
 Me retirant la bride liberale,
 De mes souefs, las ma fleur uirginale

N'eust resenty uent de corruption :
Ains ie seroys en ma perfection.

Si mes clameurs comprins & minutez,
De mes parents se trouent consuetez :
Ie pense bien auoir l'occasion
Bien accuser, & sans derision
Oltre cuidez amoureux, qui m'ont prins
Par leurs subtils & cauteleux comprins,
En m'enuoyant presens pour ambassade
Qu'est l'argument, le but, & la passade
Pour paruenir aux desirez desirs,
Les commuant en uains secrets plaisirs.

Si ie ne suis par ces poincts excusee,
Ie demourray pour chetieue rusee :
Et dira lon que forme corporelle
Cause grands maux, discord, honte & querelle.

DIZAIN INSTRVCTIF.

*Soy condoloir, ce n'est que chose humaine,
Ayant perdu thresor de bonne estime :
Mais desespoir qu'à damnation meine,
Prendre ne doit personne que s'estime.
Clameur humain seulement nous intime
En ces bas lieux, nostre imperfection :
Que ne pouuons porter affliction
Egalement, comme felicité :
Si biens prisons, pour la perfection,
Nous ne deuons blasmer aduersité.*

SECVNDE ELEGIE DE LA

belle fille adressante à Nature.

Piteusement maintenant m'adventure
 Vous aduertir (bonne dame Nature)
 Apres salut triste & forment piteux,
 De mon estat, sur tous calamiteux,
 Calamité, sœur de perte nociue,
 Plaine d'ennuy, & tristesse excessiue,
 M'a stimulé cette Elegie uous tixtre
 Sans apparat n'y uoluptueux tiltre.
 Tiltre ne faut de grande uoluptè,
 Au narratif de ceste uoluntè :
 Voluntè n'est bien souuent uoluntaire
 A conuoquer un ioyeux secretaire :
 Où lon cognoit, auoir groz detrimant
 Soit en pouuoir, richesse ou nutriment.
 De m'excuser donques dame uous plaise
 En mes escripts, si chose est qui desplaise.

De Dieu puissant i'ai receu la semblance
 Diuinement en ame d'excellence,
 Que ne prendra iamais diffinement,
 Soit en salut, ou final damnement.
 Et uous m'avez par naturels accords,
 Confabriquè un mortifere corps :
 Plus adonné, & propense à tout uice
 Qu'à uray' uertu & son loyal seruice.

De l'ame sens stimules salutaires,
 Leuans mon cœur en pensees solitaires

Iusques aux cieux, desquels est descendue :
Pour une fois y retourner rendue.

Mon corps se plaint & demaine tousiours
Cerchant çà bas ses dangereux seiours,
Ses uoluptez, ses pompes, ses honneurs,
Où bien souuent sont cachez deshonneurs,
De iour en iour mondainement s'amuse
A rechercher ce qu'à la fin l'abuse.
Dieu il oublie, & son affection
Rend & dedie à terrestre action.
Ses fols plaisirs il prefere à uertus,
Ne desirant ceux qu'en sont reuestus.
Plus il est beau, uenuste & bien formè,
Plus elegant, testonné, parfumè,
Plus chier tenu, nourry & soustenu,
Plus enrichy, redoubtè, maintenu,
Plus honorè, plus se monstre superbe,
Coquard, hayneux, chagrineux, & acerbe.

Il est donq cler, que forme naturelle
Assouciee d'une ayse temporelle,
Cause souuent & à l'ame & au corps
Honte, douleur, ennuy, perte et discords.

Ainsi m'en prent (bonne dame Nature)
Donnè m'auetz corps de gente stature
Tout bien formè, composé & comprins,
Que le plus cher de mes ioyaux est prins :
Loz uirginal, par ma beauté uenuste
M'ha delaissè en angustie anguste.

Ornè m'auetz le chef de blonds cheueux,
Polis, luyans, longs comme ie les ueux :
Lesquels m'ont fait monstrer de toutes pars
La face honnie estans dessus espars.

Vn front quarré, deux yeux estincellans
 Plus que le cler diamant pululans,
 Assis & mis sur deux ioües uermeilles,
 Minces de peau, & aux coings deux aureilles
 Tant proprement & si bien adiancees
 Qu'impossible est d'estre mieux compassees.
 Pour separer ces deux ioües feminines,
 Vn petit né, à deux ioinctes narines,
 Auez assis, et dessus une bouche :
 Qu'heureux se tient qui d'icelle s'abouche,
 Lors qu'en foubris & doucettes facundes
 Le veux ouurir mes leures rubicundes,
 Pour sus les dents blanches comme l'yuoire
 Donner baiser, qu'est d'amour la uictoire.
 Paracheuant ce uisage tant miste,
 Forchu menton appert comme limite
 Mise en beau champ, auquel rien ne faut prendre,
 Moins adiouster, minuer, ny reprendre,
 Col rondelet, sans nerfs, ny noires uaynes,
 Sans grand tumeur, sans rides anciennes
 Mis & assis, sus espauls croisees,
 Consonamment faictes & composees.
 Et puis apres deux rotondes mamelles,
 Distinction de males à femelles,
 Embellissans l'estomach de leurs formes,
 Comme le ciel, deux astres uniformes :
 Ayans blancheur & dureté mollete
 Ioyeuse à ueoir, à tenir tendrelette.
 Moins ne sont beaux les deux bras tant humains,
 Bien arrondis, & les deux blanches mains,
 Vuydes dehors, colorez es ioinctures,
 Et par dedans portans lineatures,

Pour amuser ces muguets artiens,
Pronostiqueurs ou chiromanciens.

Bref uous auez le reste du corsage,
Tant bien complet, par naturel ourage,
Qu'on iugeroit, ayant tout regardè,
Que mon corps est fait pour estre gardè.

Mais cognoissez (ô Nature benigne)
Presentement (cecy pas ne deuine)
Que tels beaux dons de naturelle grace,
Font succumber la personne en disgrace
De pureté & chasteté modeste.

Ainsi m'en prent, de quoy uous admoneste,
En me plaignant : car ma beauté lassie
Ha pourchassé ma ruine nociue.

Pourquoy m'aez donc si belle formee,
Pour à la fin en estre diffamee ?
Vous m'aez fait comme sottte nourrice,
Qu'à son enfant (afin ne le marisse)
Donne un cousteau, duquel souuent se blesse,
Comme ignorant de la force ou foiblesse.
Ma grand beauté & naturelle forme
Ha concité mon fol desir conforme
A uanité, par caute illusion,
Me fabricant secrete abusion.

Pour ma beauté suis esté pourchassée,
Et sans conseil de uertu dechassée.
Beauté m'ha mis & leuè en bombance,
Arrogamment puis par outrecuidance,
l'ay bien osè tant presumer de moy,
De la regir : dont me uois en é moy.
Car elle m'ha uaincue & subiuee,
Et sans espoir en honte releguee.

Comme i'ay dit, uous la m'avez donnè
 Et puis m'avez de loing abandonné,
 Sans me laisser conseil, force ou finesse,
 Pour supporter ma fragile ieunesse.
 I'ay bien raison doncques que me retire
 Par deuers uous en mon mal & martyre,
 Vous accusant de ma fragilité,
 M'ayant surprins l'esprit d'agilité
 Qui puis apres de simple affection,
 A machiné ma desolation.

Consolez moy doncques dame Nature,
 Qu'avez causé la fatale aduventure,
 Precipitant mes renom, loz & fame,
 A tout le moins que n'en demeure infame.

DIZAIN INSTRUCTIF.

*Ce sont abus de uouloir offenser,
 Pour rechercher sur autruy son excuse.
 Quiconque faut, doit sa faulte penser :
 Et proprement luy mesme s'en accuse.
 La belle fille à Nature s'excuse,
 La déclairant estre l'occasion
 De son mesfaict : mais c'est illusion.
 Nature n'ha rien faict qu'à bon vsage :
 Dont dire fault, que c'est abusion
 Pechant de cœur, accuser le utsalage.*

10

LA TROIZIEME ELEGIE

de Nature, respondant à la belle fille.

DE cœur bening sans colere rogie,
 Fille, i'ay prins & leut ton elegie.

L'ayant perleut ie suis memoratiue,
 Que saigement te confesse chetiue
 D'auoir perdu chose tant sumptueuse
 Qu'integritè : mais trop presumptueuse
 Tu as esté d'en faire emotion
 Et contre moy par acclamation.
 Trop simplement cherche t'en deculper :
 Et sans raison, à grand tort m'en culper :
 Bien clerement chascun congnoit ta culpe,
 Besoing n'est donc qu'un autre t'en deculpe.

Il t'est aduis, que par bon argument,
 Tu m'as escript & reprins aguement,
 Quand par blasons, de mes dons naturelz
 Sur tous plaisans, entre biens temporelz,
 Bien uainement, te dis estre seduicte.
 Il n'en est rien, c'est ta pauure conduicte.
 Chose n'ay fait, ny ne fais rien aussi
 Qu'à bonne fin : lon le doibt prendre ainsi.
 Vouloir blasmer un bon œuure, & bien fait,
 C'est iugement de cerueau imperfect.
 De moy n'as rien, pour uerité, receu
 Qu'aucunement te puisse auoir deceu :
 Rien n'as de moy mouuant calangement,
 Sy gouuerné te fusse sagement.
 Tout tend à fin de louer Dieu puissant,
 En contemplant son œuure florissant.
 Tout tend à fin, sans uaine coniecture,
 De louer Dieu en sa belle facture.

Mais qu'as-tu fait, sottè presumptueuse ?
 Tu as laisse modestie uertueuse,
 En presumant de temeraire audace,
 Que ta beaultè prouenoit de ta race :

Voire de toy, & de ton mouuement :
 Sans ruminer le tien commencement
 Qu'est moins que rien, si ne m'y fusse aydee.
 Or me respond coquarde outrecuidee,
 Quand tu nasquis, qu'apportas tu au monde,
 Fors pauureté, & tout horreur immonde :
 Lesquelz tairay, te laissant les penser.

Ne t'ay ie pas fait apres dispenser,
 Depuis le iour de la tienne naissance,
 De rudité, te donnant congnoissance :
 Accroissement & uegetation,
 Fortifiant debilitation
 Qu'estoit en toy : & par labeur subtil
 Peracheuant ton corps beau & gentil ?
 Durant le temps de ta pure innocence
 Ie t'ay gardé à mon mieulx de nocence,
 Sans te iouer d'aucune trahison.
 Et puis apres ie t'ay donné raison
 Que seurement par congnoissance humaine
 T'ha démontré, la uoye qu'à salut meine.
 Vice ou uertu, par ces deux nobles dames,
 As peu choisir pour essouir tous blasmes :
 Par congnoissance indubitablement.
 Bien as congneu & mal semblablement.
 Raison tousiours a taché d'aduancer
 Choisir le bien, & le mal delaisser.
 Raison tous temps sans egaree souplesse,
 T'ha enhorté prendre & fuyuir simplesse,
 Et t'acoustrer, sans pompe superflue,
 Modestement quoy que finance afflue.
 Bien as congneu qu'ainsi te failloit uiure,
 Pour d'un chascun te ueant, loz consuure :

Mais de raison tu t'es uoulu retraire,
 En tous tes faitz poursuyuant le contraire.
 Ingratement, donc me uiens accuser :
 Quand pour biensfaitz, tu ueulx mauix excuser.
 Dea sont ce regratians

Que tu me fais par cachinations ?

Si blondz cheueulx t'ay donné bien duysans,
 Et deux beaulx yeulx comme estoilles luyans,
 Bien eusse fait ta teste encheuestree
 De rudes crins & noirsure feutree.
 Pareillement aueugle, lusque, ou borgne,
 En te rendant hydeuse, iaffre, & morgne.
 Et non portant qu'as deux belles ouyes,
 Bien eusse fait que parolles ouyes
 De ton uiuant tu n'en eusse conceu,
 Ou de tes sens le meilleur fut deceu.

Si le sentir ton né prent à son aise,
 Bien eusse fait que fusse estè punaise.
 Haye de tous, où tu es recherchee,
 N'eusse ie pas bien rendu empeschee
 De filz nerueux, ta langue tant agile
 A decliquer la parolle fragile ?
 Et où tu es de corps coincte & parfaicte,
 Bien t'eusse fait bossue & contrefaicte,
 Des bras aussi detors, & mains grifeuses,
 Que ie t'ay fait doulces, delicieuses.

Alaigrement tu marche, & point ne clouppe
 Et neanmoins, bien t'eusse rendu clouppe.
 Brief, rien ie n'ay en ton corps bien formè,
 Facilement que n'eusse difformè.
 Aduise donc la grande ingratitude
 Que gist en toy, courrant ta turpitude,

Ou la tachant musser malignement.
 Soubz mes biensfaitz, donnez benignement.
 C'est perdre temps, ie ne t'ay enhorté
 Sinon à bien, & de mal dehorté.
 Mais pour le uray dire de ta facture,
 Tu as uoulu contrefaire nature :
 D'un fol esprit & uaine fantasie,
 Pleine d'orgueil & simple frenaisie.
 Car tu n'as prins de moy contentement,
 Mais as cerchè en tous lieux tentement
 Pour reformer (non sans damnable oultraige)
 Souuentes fois, mon naturel ouuraige.

Ie t'ay aprins tes beaulx cheueux pigner,
 Honnestement, sans les trop popiner,
 Et les trousser en atour feminin :
 Et tu as prins fars pires que uenin,
 Eaues, parfums, pour les refigurer,
 Ou bien plustost pour les defigurer.
 Ce n'est pas tout, prins as les chaux ponsons,
 Pour les cramper, en estranges faceons,
 Les espendant sur ton front par houppees,
 Qui t'ont rendu semblable à choues huppees
 Quoy que iugeois en estre plus mignarde,
 S'ils uouletoyent sur ta face troignarde.

Puis qu'as tu fait de ton naturel taint ?
 Le refardant, souuent tu l'as destaint.
 Car par unguents & cyuette musquee,
 Ou d'autres fars, ta face as offusquee :
 Que n'ha duré : car il est tout notoire,
 Qu'une beauté par art, est transitoire.
 Mais la douceur & uermeille taincture
 Dure long temps, prouenant de nature.

Bien tost appert, & se donne lon garde
 D'un taint fardè qui les rides regarde.
 Aussi la peau, tant frottee & buffee
 Soudainement se desrompt par roffee.
 Voire qu'est pis, & bien chose uilaine,
 Vn taint fardé ne peut souffrir halaine.
 Ains se terny, cela bien ie l'atteste,
 Dont quelquefois, Dame torne la teste,
 Quand uis à uis, avec elle lon parle,
 Ou le souffler la rendroit rouse & pale.

Tes yeux muguets à demy decouers
 As destorné, les guignants de trauers,
 Pour alterer ta uisee pudique,
 A un regard monstrant signe impudique.
 En quoy as tu ton ouyr empeschè
 Fors seulement à scandaleux preschè ?
 Et pour tenir ta parolle affaitee,
 Tu as forché ta langue en effrontee,
 Afin qu'on dist, par amoureuse notte,
 Belle sans per, que uous estes mignotte,

De mal en pis, par trop outrecuydee,
 En te marchant, tu as fait l'embridee :
 Ne retournant le chef que pour attraire
 Le cœur des gens, & à toy les soustraire.
 A descouuert, lon t'ha ueu les mammelles,
 Seductions urayement infernales.

Faut-il toucher apres aux uestemens ?
 Veit on iamais tant de muguetemens ?
 Tant de fatras ? en bombanceuse oultrance ?
 Qu'aux femmes faut ? & pour la demonstrance
 Ce n'est assez le chaperon porter,
 Et de dorure honneste l'estinter :

Mais le bonnet cloué, & la plumette,
Sus coiffe d'or, faut auoir en poupette.

O quelz abus, ô quelle réuerie :
Cela ne sert qu'à pure mocquerie,
Venant apres aux coiffes de uelours :
De les porter pendans, c'est sus le cours :
Ainsi le disent dames en uoix secrette,
Il les conuient redoubler sur la teste :
En mesprisant l'estat de bourgeoisie,
Par un orgueil couuert de ialouzie.
Contrefaisant Thoretz de damoiselles,
Ne uela pas des gentiles donselles ?

Que diray plus ? maintenant les lingieres
Ont œuure assez seulement en gorgieres.
L'une esclarcie à fils traits, pour uiser
La blanche chair, & d'amour s'aduiser :
L'autre fera d'ouurage fort espesse,
Pour offusquer la peau ridee de gresse.
Et pour garder d'aualler les tetins,
Cartons busquez faut prendre les matins
Que bien souuent l'estomach tant oppresse,
Qu'en cœur failly, la dame tumbe en presse.

Après les gants, pour couurir la main tendre,
Conuient piquer, couper, broder, ou fendre.
Que n'est assez : mais il faut la manchette
Pendant deuant, que pour rien ne s'achette,
Et pour ne ueoir le uentre que s'auale,
Ou qu'est enflè, la ronde uerdugale :
Auec ses bords rouges & expandus,
Fait à penser mains actes defendus.
Tu me diras, c'est pour marcher à l'aise.
Ie te respond, qu'én cela tu te taise,

Car en portant ceste tynne effoncee,
 Plus de peine as que lors qu'estois trousee
 En tes habits : voire auoys plus de grace,
 Plus de douceur, ou feminine audace,
 Et plus de loz, que par telle ouuerture,
 Estrangement contrefaire nature.

N'est-ce pas bien nature contrefaire,
 Quand femme ueut en habits l'homme faire ?

Si ie uoulois en tout, le tout toucher
 Ce qu'as osé par ta gloire attoucher :
 Il conuiendroit dire avec Virgile,
 Sans nuict feroit nouveau iour la uigile.
 Et conuiendroit (pour le tout dire) prendre
 Encre & papier qu'on ne sauroit comprendre.
 Là uois-tu bien que tu t'es alteree
 Pompeusement, & trop demesuree,
 Me delaissant, que ne t'ay fait defaute ?
 Reconnois donc que c'est ta propre faute.

Confondu as, en uicieux usage
 Mes dons, lesquels si tu fusse esté saige,
 Eusse guidé par congnoisse instructe,
 Selon raison moderee & reduicte.
 Que te rendroit entiere renommee,
 Où maintenant te congnois diffamee.

Et non pourtant que tu n'es la premiere,
 Ayant trouué ces abus, ny derniere :
 Plus il en est, tant pire ie le treuue :
 La fin sera reformatiue preuue,
 Vn iour uiendra, de ces abuz patens
 Dessus plusieurs qui n'en seront contens.

Va donc former ton accusation
 Contre l'abus de ta uersation :

Car tu n'as prins, ou receu de moy forme
 T'ayant seduit, ou delaissè de forme.
 Tu n'as estè, de ma forme contente :
 Mais desirant suyure ta folle entente,
 Tu as peiné trop te refigurer,
 Pour gens tenter, & à toy les tirer :
 Les attirant s'ilz t'ont deshonnoree,
 Accuse toy de ta faute aueree.

DIZAIN INSTRVCTIF.

*C'est temps perdu à l'homme ingrat bien faire,
 Car le bienfait iournellement oublye :
 S'il ne l'oublye, il peine le defaire,
 Par contre poincts, comme iouëur d'oblye.
 Mais iamais n'est la personne ennoblye
 Ayant receu bienfait, sans grand merite,
 Que pour le moins de cœur ne le recite :
 Magnifiant la liberalité
 Dont il l'ha prins : autrement il mérite,
 Le detester en grand crudelité.*

II

QVATRIESME ELEGIE.

de la belle fille à ses pere & mere.

Comme l'oyseau qui prend en hault uolee,
 Sans estre seur de sa proye éuolee,
 Pour paruenir, ne cesse escharguetter,
 Et sur le uol de sa proye guetter :
 En soucy suis & diuers pensement.
 (Pere treschier mon seul aduancement,
 Et uous aussi ma tres honoree mere)
 Comme pourray en ma misere amere,

Vous exposer la mienne intention.
 La uous sauez de ma perdition
 Ce qu'il en est : recit ie n'en feray,
 Pour eüter facherie : mais diray
 Qu'il ne me fault bureau ny uert polpitre,
 Pour composer ceste dolente epistre.
 Ou ie uouldroys auoir diffinement
 Premier qu'entrer en un commencement,
 A mon souef, qu'à la premiere ligne,
 Suffoqué fut mon cœur de mort maligne.
 Soudainement, à le dire tout rond
 Comme Dathan mourut, & Abiron :
 Lesquelz tout uifz (pource qu'ilz murmurarent)
 Contre Moyse, en la terre abysmarent.
 Ou comme fut Egeas seuere homme,
 De son uiuant un proconsul de Rome :
 Qui d'un malin esprit fut effondré
 Apres la mort de monsieur saint André,
 Ou comme fut (ayant sens abbatus)
 En un soupper le roy Andebuntus.
 Il me seroit beaucoup plus supportable,
 Que d'endurer reproche insupportable.
 Si ne ueulx ie perdre quoy que ie die,
 L'ame que Dieu à salut me dedie.
 Quoy que ie sens au cœur oppression,
 Telle & si grand, que sans repression
 Impossible est à moy chetiue uiure.
 P'en ay escript à Nature à deliure,
 Tout à mon mieulx, & me suis azardee,
 Sans craindre en rien d'en estre brocardee,
 Luy exposer ma miserable uie :
 Que rend ioyeux ceulx qu'ont sur moy enuie,

Ou bien de uray que sont mes ennemys :
 Mais peu ioyeux en sont mes bons amys.

Les principaulx & premiers ie uous tiens,
 En presumant qu'en doloireux maintiens
 De mon escript ferez triste lecture :
 Parquoy uouldroyz auoir ia sepulture
 Si me fault il uiure iusqu'à mon iour,
 Où i'entendray le mortifere adiour,
 Que ne sera sans le fort desirer,
 Et de ma fin, les acces conspirer.

Pere piteux, & uous ma douce mere,
 Assez congnois l'ennuy & peine austere,
 Qu'auiez pour moy, quasi iournellement :
 Ayant parler de mon gouuernement :
 A quoy ie n'ay moyen remedier,
 Fors uous prier ne uous attedier :
 Si quelques points trouuez en mes escriptz,
 Indecemment, ou par oustraige escriptz.
 Car ie ne puis tousiours dissimuler
 L'occasion, que me fait desoler.

Depuis le temps qu'au monde prins naissance,
 Durans mes ans, de premiere innocence,
 P'ay ensuyuy mes naturelz instinctz,
 Sans uains soucys, par œuures enfantins,
 Et là i'ay prins Nature pour tutrice,
 Et de mes ans ieunes gubernatrice :
 Iusques à ce, que congnoissance graue
 M'ha descouuert la uanité, la braue,
 Les fols honneurs, & la fortune agile,
 Le bien & mal, de ce monde fragile.

Dame raison m'a fait recommander
 Foyr le mal, & le bien demander.

Mais uous m'auéz donnè pour simple guide
 Grand libertè, que m'a laché la bride
 A mon souef, courant à mon plaisir
 Pous contenter uoluptueux desir :
 Vous confiant, que ie seroys prudente
 En mes foleurs & ma ieunesse ardente.
 Ia n'est besoing la bride retirer
 Aux uieulx cheuaulx qui ne ueulent tirer :
 Mais ceulx qui uont sans arrest d'aduenture,
 Convient brider & tenir de mesure.
 Vous me deuiez (pour uray) en mon ieune eage
 Ainsi brider, car i'estoys trop uolage.

Permis m'auéz uisiter aucuns lieux
 Trop scandaleux & trop pernicieux.
 Souuentes fois m'auéz souffry courir,
 Et çà & là, sans trop vous enquerir
 Que ie pouuois illec auoir affaire,
 Vous ne pouuiez pour me perdre pis faire :
 Car bien souuent, soubz l'umbre de danser
 Honnestement, lon m'ha induit penser
 A diuers cas par signes malheureux,
 Assez communs entre ces smoureux.
 Ce sont estez premieres embassades
 De mes malheurs : en apres les aubades
 Qu'on m'ha donnè estant nuyt, uous dormans,
 M'ont incité approcher les amans
 Nocturnement, par guichet ou fenestre :
 Là mains propoz iceulx m'ont fait congnoistre,
 Pour imprimer en ma simple pensee
 L'intention, me rendant pourchassee,
 Et imprimant tel scandaleux pensé,
 Où n'a este bon chastoy impensé,

Me suis trouuee en ruine maudicte,
 De tous honneurs & louange interdite :
 Donc si ie dis que uous estes la cause,
 Qu'asseurément mon infortune cause :
 Ie n'ay pas tort, nenny pour uerité.
 Si uous reprens, uous l'auuez merité.

Nature après fort marrie, m'argue
 Estroictement, & bien me redargue
 De mes habitz, & pompeuse uesture,
 Ce uient de uous, ainsi le coniecture.
 Car pour certain si m'eussiez accoustree
 Modestement, ne me fusse monstree
 Si frequemment par chemin, ny par uoye :
 Garde n'auuez qu'un paun sans queüe on uoye
 Soy pirouër, ou faire roue uolage
 Lors qu'en muant, se denue de plumage.
 Les beaulx habitz causent souuent la monstre
 De deshonneur caché, qu'apres se monstre.
 Ce n'est le tout, tant les filles parer,
 Car paremens les font equiparer
 Prinses d'orgueil, à leurs trop dissemblables
 Auxquelles font la part comme semblables,
 En contemnant leur simplete compagne,
 Que simplement, par uoye les encompagne.
 Plus les habitz, par trop desordonnez,
 Attirent gens à uices adonnez :
 Pour soy ranger pres de telle pimpure,
 En conspirant contre integrité pure.

Nature n'a depuis gaire musé
 Taxant les fars, desquelz i'ay abusé :
 Contrefaisant naturelle couleur,
 En quoy n'auuez corrigé ma foleur.

Combien de fois m'auez ueu empechee
 A ces mirouers, & ne m'en suis cachee
 Aucunement, car uous le permettiez
 Indulgemment, & ordre n'y mettiez :
 Voire qu'est pis, uous me disiez proprete
 Quand me farder & tinter estois preste.

Si mon parler changeoys en mignardise
 lasant beaucoup, m'en teniez plus exquise,
 En me louant d'auoir un bon esprit.
 O pauvre loz de uanité esprit,
 O simples gens, qu'estimez une fille
 De bon esprit, qu'abondamment babille :
 Beaucoup seroit meilleur & plus louable
 De soy taizer, en simplesse amyable.

Si ce n'estoit que ie crains faire oultrage
 A uoz honneurs, ie diroys d'auantage.
 Mais pour le moins uous ne scaurez nier,
 Mon proposer, que me fait déuier.

Soustenez donc un petit ma querele :
 Me supportant, si quelcun m'en querele
 Trop aigrement, & de moy fait la mocque,
 Mocquez uous tiens, quand uostre fille on mocque.
 Excusez la, car uous l'auez nourrie
 En ses plaisirs, luy causans mocquerie,
 Prenant à grè, si ie uous ay reprins :
 Oyseau fleutant, dit ce qu'il ha aprins.

DIZAIN INSTRVCTIF.

*Estudier doyuent peres & meres
 Bien chastier leurs enfans, en ieunesse :
 S'ilz ne le font, ilz les uoyent en miserés,
 Les accusant, de nuysante simplesse.*

*Laisser nè faut l'enfant nè en souplesse
 Tailler les faulx agiles qu'il peut faire.
 Car s'il cognoit liberté uoluntaire,
 Il se pourra en sautant outrager :
 Beaucoup mieulx uaut de ses folies le traire,
 Qu'à son uouloir le souffrir dommager.*

12

CINQUIESME ELEGIE,

*des pere & mere respondans
 à leur fille.*

IL semble bien (ô fille débauchee)
IA ton escrit, que tu es moult fachee.
 Et pour certain, à bien peser la lettre,
 Occasion as plus grande de l'estre :
 Car l'on cognoist la tienne ingratitude,
 En la lisant, & ton legier estude.

Il t'est aduis (ton escrit le tesmoigne)
 Qu'auons esté cause de ta uergongne,
 Pour t'auoir fait en bontè paternelle,
 Conioinctement à douceur maternelle,
 Tous les faueurs & cordialitez,
 Bons traictemens, secours, humanitez,
 Qu'un pere doux, & une mere aussi,
 A leurs enfans doyuent sans cas, ne si.
 Et nous uoyons, que pour la recompense
 Ingratement accuser tu nous pense.

Est ce le bien que de nous as receu ?
 Qu'apres t'auoir engendré & conceu,
 le t'ay porté, moy ta dolente mere,
 Neuf moys entiers en peine tres amere ?

Voyre si grand, qu'à dire est impossible.
 Et n'est à toy aucunement possible.
 Autant pour nous en faire ou supporter.
 Aulse donc qui t'ha fait inuenter
 Les mal comprins propoz, desquelz tu use :
 En grands erreurs damnablement t'amuse.

Ouse tu bien ingrante malheureuse
 Leuer le front, la langue dangereuse,
 Redarguans par argumens confus
 Tes geniteurs, qui n'ont fait le refus
 T'alimenter, conduire, & gouverner,
 Entretenir, coucher, leuer, torner
 Es premiers ans de ton eage enfantin :
 Fut nuit, fut iour, fut de soir ou matin ?
 Combien de fois as tu rompu les somnes
 A nous tous deux, oyans tes crys & sonnes ?
 Combien de fois auons estez transys
 Quand te uoyons en tormens excessifs ?
 Combien de fois marrys, & soucieux
 Sommes estez, leuant les yeux aux cieux,
 Pour demander à Dieu soulagement
 De tes trauaux ? & bien estrangement
 Tu t'en souuiens, reiettant ton malheur
 Sur ceux, lesquels n'on receut que douleur,
 Trauaux, labeurs, soucis, dure fortune,
 Pour t'aduancer, & getter d'infortune ?
 Et maintenant pour nous recompenser,
 Tout ton effort emplie à nous tensesr.

Que dira Dieu, maudicte reprouuee,
 Deuant lequel est ta faute prouuee ?

Si Phraates son pere Orond tua
 Des Partes roy, plus ne s'euertua

A soy monstrier ingrat, mescognoissant,
 Que tu as fait, par escripts nous tensant,
 En estimant faire beau uaiselage.
 Pompilius, qui par le beau langage
 De Cicero, des eloquens le pere,
 Fut défendu d'un mortel impropre,
 Ingratement Cicero meit à mort,
 Sans du bienfait auoir aucun remort.
 Et Darius, par son pere fait roy
 Indulgement, prins d'un grand desarroy,
 Malignement conspira le tuer,
 Son souuenir cerchant destituer,
 Tarpeya qu'en honneur l'on extolle,
 Fait par moyen uaincre le Capitole
 A Tatius des Sabins roy puissant,
 Et le maintint quelque temps florissant,
 Qui puis apres de ce n'estant record,
 La trucidier & meurtrir fut d'accord.

Tous ces ingrats, ne sont déraisonnables
 Plus que tu es, ny beaucoup plus damnables.
 Ilz sont estez auant la cognoissance
 Du uray chemin, & lumineuse Essence :
 Et tu sais bien la loy sincere unique,
 Te defendant ingratitude inique.

Dieu tout puissant aucun commandement
 Ne nous ha fait, duquel euidement
 Nous receuions recompense fecunde,
 Fors d'honorer pere & mere, en ce monde :
 En quoy faisant (cõtre mort que tous terre).
 Nous a promis longue uie sur terre.
 Les autres sont remis soubz esperance,
 Avec foy, & charitable offrance.

Ces poincts pourront et deuront bien suffire
 A te matter, & tes propos dessire,
 Les commuant en uraye mansuetude
 Enuers iceux, ausquelz te rens si rude :
 Et sagement ta folie recongnoistre,
 Te suadant par tant te mescongnoistre,
 Esguillonner par accusation
 Ceux qui besoing n'ont d'excusation :
 Car pour certain quand sur eux tu t'excuse
 De plus en plus, toy mesme tu t'accuse.
 Premièrement pour du tout confuter
 Tes fols obiects, & tes dicts refuter :
 Si nous t'auons liberale tenue
 Tu es a nous de tant plus en tenue :
 Et beaucoup plus que par timidité
 Si nous t'auions liberté limité,
 Si nous t'auions tenue ferme et ferree
 Par grands regrets fusse desesperée,
 Ou bien (si Dieu ne t'en eust preseruè)
 Iusques à mort desespoir t'eut greué,
 Bien nous t'auons laschè immoderement,
 Mais tu as prins lasche immoderement,
 Dissimulant tes pensemens secrets
 Pour accomplir tes comprins indiscrets :
 Car bien souuent simulee faintise
 T'ha enhortè cheminer à l'Eglise :
 Où nous pensions que feroys oraison
 Deuotement à Dieu, selon raison,
 Pour ta ieunesse à uertu esmouuoir,
 Et t'inspirer en ce faire deuoir :
 Te retirant de uanité pompeuse :
 Et tu as fait tout le contre en trompeuse,

Car ton regard as torné par œillades,
 Escharguetant les faisans pourmenades;
 Lesquelz as mis en damnables perilz,
 Par tes attraicts, & dangereux soubris.
 De ces soubris, pensee est pullulee
 Ayant getté le cœur à la uolee ?
 Pour entamer soubz propoz amoureux
 Enhortemens à uice fauoureux.

Souffri auons que tu as fait emprise
 Aulcunes fois, non pour la conuoitise
 Que nous celoys interieurement,
 Las quantesfoys exterieurement
 T'auons monstré par dictz & par exemple
 Le bien du bien, & le mal du mal ample ?
 Combien t'auons doucement fait entendre,
 Que fille à bien tendant, ne doit attendre
 Peracheuer le seul commencement
 D'un fol propoz, commencé doucement ?
 Veu que prester l'aureille beneuole
 Au commencer de parole friuole,
 Gaigne le cœur, pour attendre la fin,
 Là est trompé le cœur, quoy qu'il soit fin :
 Et signamment de pauure simple fille,
 A deceuoir plus soudaine, qu'abile.

Si des habitz t'auons donné largesse,
 Nous esperions de toy telle sagesse,
 Que d'autant plus humble t'en monsteroye :
 Et par orgueil ne t'en esleueroye :
 Voire doubtions, que si n'estoye uestue
 Honnestement, bien tant seroys testue
 D'abandonner ton corps pour le parer :
 Que nous feroit en deuil desesperer.

Quand à tes fars, pauvre fille abusée,
 Tu les nous as cachè comme rusee :
 Nous affermant estre eaue sans fallace,
 Pour nettoyer macules de ta face.
 Ainsi nous a ta grand malignité
 Tous deux deceus, monstrans benignité,
 Qui n'auons fait chose que naturelle,
 Te nourrissant tendrement sans querelle.
 Nature ueult, induit, uoïre contraint
 Tous animaulx, suyure par uoye & train,
 Pour soustenir, nourrir, garder, defendre
 Ce qu'ilz ont mis au monde, sans mesprendre.
 Mespris n'auons doncques t'ayans nourrie
 Bien tendrement, & doucement cherie.
 Nostre dehu auons en toy parfait,
 Mescongneu l'as de uouloir imperfect :
 Mescongnouissant combien nous as costè.
 Torne tes plains doncques d'autre costè,
 En confessant que de toy uient l'offense,
 De laquelle as sur nous cerchè defense.

DIZAIN INSTRVCTIF.

*Enfans malings blasmans peres & meres,
 Sur eux gettant uoz forfaitcs cauteleux,
 Changez uos cœurs & uos facons seueres,
 Plus contre iceux ne soyex arceleux,
 Recongnouissez uos espritx cauteleux,
 Vous excitans contre la loy diuine
 A mespriser par faict, parolle, ou mine,
 Ceulx que deuez en tous temps uenerer :
 L'enfant ne peult uiure par long termine,
 Qui ne prend soing pere & mere honorer.*

SIXIEME ELEGIE DE LA

*belle fille aux amoureux l'a-
yans seduicte.*

MVguetz amans, ausquelx ceste l'enuoye,
 Soubz triste espoir qui la meine & conuoye :
 Ne desdaignez entendre les clameurs,
 Les cris, les plains, les propoz & rumeurs
 De moy qui suis dicte La Belle Fille,
 Pour qui desia desespoir corde file
 Secretement, prest me precipiter,
 Si Dieu puissant tost n'y uient resister.
 Ne desdaignez d'entendre sans discorde,
 La fin suyuant ce mien piteux exorde.
 Estre ne peult l'exorde fort ioyeux,
 D'un narratif trop melancolieux.
 Ne dedaignez ouyr celle en tristesse,
 Qu'avez ouy tant souuent en liesse.
 Chanter ne ueult musicale armonie,
 Mais chans remplis de sa querimonie.
 Cy ne uerrez dictiers de rhetorique,
 Desquelz usoit, ains Christ melancolique.
 Cy ne lirez mes aduertissemens,
 De folle amour les diuertissemens
 D'honestetè causans mon infortune,
 Presentement, que trop mal me fortune.
 Cy n'entendrez les demandes d'aubades,
 Voltigemens, dances, faulx, ou gambades,
 Pourmenemens, ou causement prolix
 En uolupté, stimule de malice :

De tous ces pointz presentement n'ay cure,
 Veu que le train d'iceulx mon mal procure.
 Mais uous lirez (possible non sans larmes)
 Les furieux & assidus alarmes
 Que ie receoys, de triste aduersité
 D'auoir perdu fleur de uirginité.
 Cy uous saurez le mal qu'auuez causé,
 Par uos fins tours, & vostre doulx causé.
 Cy cognoistrez que m'auuez laissè blasme
 Que uous repret, & comme moy uous blasme.
 Cy conceurez les subornations
 Que causeront brief uoz damnations,
 Si ne changez uostre uie deprauee
 Asses congneue, & de tous reprouuee.

Vous ne sauriez excuse rencontrer,
 Pour confuter ce que ueulx demonstrer.
 Demonstrer ueulx & prouuer tout ensemble
 Qu'auuez basty l'ennui qu'au cœur i'assemble.

O seducteurs, reuestus de faintise,
 Dissimulans une affaitee sottise,
 Depuis le temps que uous donnay acces
 A deuiser i'ay congneu le succes
 Entierement de uoz intentions
 Fondez sur dolz & toutes fictions.
 Bien uous auuez comme presumptueux,
 Par tant osè en terme sumptueux,
 De me donner promesse d'apparence,
 Me suadant prendre quelque esperance
 D'honesteté en uostre compaignee
 Et de uertu uous m'auuez esloignee.

Vous commenciez uoz propos tant lassifz
 (Comme sembloit) sur quelque honneur assis :

Mais les moyens & la fin ne tendoyent
 Qu'à decevoir, & à ce pretendoyent :
 Car uos subtilz & paliez langages
 Me fabriquoyent de uoluptè les gages.

De uoluptè, sont les gages premiers,
 Tous deshonneurs, & blasmes coustumiers.
 Finablement, s'elle n'est delaissee,
 Perdition s'y retrouue enlassée
 Et de pres suyt tardiue repentance,
 Que iour & nuict pauures repentans, tence.
 Par uoz propos suis estè circunduite
 Tacitement, moins apres assez duite
 Pour euitier uos comprins cauteleux.
 Las quantes fois uoz dictiers fabuleux
 M'ont fait ueiller à la porte ou fenestre,
 Bien longuement, pour en moy faire naistre
 Vn appetit mondain desordonnè,
 Pour obtenir mon corps abandonnè.

Oncqu'Vllysses n'eut la facunde telle
 A decevoir : ny la si grand cautelle
 Theopompus Lacedemonien,
 Qui eschappa d'industrioux moyen,
 Vne prison forte, noire & obscure,
 Ne fut plus fin que uous, quand preniez cure
 A conciter par escript, ou parolle,
 Cœur feminin, sans maistre, ou conterole.

Combien de fois à l'insceu de mon pere,
 (En mesprisant la défense ma mere)
 A tout azard, soubs nocturne commise,
 Me suis leuee en ma pure chemise,
 Oyant sonner reclains, & haultz siffletz ?
 Dont quelques fois i'en ay receu souffletz

Bien iustement : car fille sage & ferme
 Ne doit saillir apres la porte ferme.
 Si ne pouuiez parler en telle guise,
 Vous m'attendiez bien souuent à l'Eglise :
 Où par regars de dissolution
 Changè m'auéz bonne deuotion :
 A d'autres fois uoz escripts & messages,
 M'ont attirè en dangereux passages :
 Desquelz n'auois, ô chetiuve deceüe,
 Moyen trouuè une opportune issue.
 Consequemment pour uous demonstrier graues
 Et de grans lieux, auez prins habits braues,
 De trop grands frais, & comme lon m'ha dit
 Tant par emprumt, que suppliè credit.
 A d'autres fois auez gaignè tesmoins,
 Qu'à uous louer ne mensongeoyent pas moins
 En recitant uoz ualeurs, uoz richesses,
 Et soustenoyent que meritez duchesses.
 Bref Narcisus de beauté elegant
 Ne fut iamais tant que uous arrogant,
 Quoy qu'un chascun dedaignoit pour sa forme.
 Et Missenus en superbe conforme,
 Qui bien ousa par son hault trompeter
 Les dieux Marins uainement irriter.
 Oncque Apion grammairien antique,
 Qui s'estimoit de sauoir autentique,
 Iusques à ce, que de rendre immortel
 Celuy qu'auroit ses œuures : ne fut tel
 Menecrates medecin tant superbe,
 Qui pour guerir de quelque mal acerbe,
 Estoit content, si ses maladieux
 Se confessoient ses serfs, comme des dieux,

Encor ne ueulx Maximinus taiser,
 Qui se faisoit les pieds & mains baiser,
 Arrogamment, par de grands senateurs.
 Et d'autres tant d'orgueil emulateurs,
 En mains escripts, citez & memorez
 Ne sont estez plus que uous efferez :
 A quantes fois uous allez par la uoye
 Apparemment, afin que l'on uous uoye :
 Pour puis apres surprendre au depourueu
 De bon conseil, celle que uous ha ueu.

 Absolument, par telles entrefaites
 Tous deprauez de pechè, pechè faites :
 Car par orgueil en si rogue apparence,

 Et conferant uoz propos outrageux
 Les supprimez, quoy qu'ilz soyent courageux.
 Ce n'est pas tout, ains pour mieux paruenir
 Et prouocquer un plus long souuenir :
 Vous ne craignez ourrir bource abandon,
 Appauurissant uostre pouuoir, par don.
 Puis quand c'est fait, & tout avez perdu,
 Chascun de uous se retire esperdu.
 Et non contens de l'offence premiere,
 Vous democquez par faceon coustumiere
 Mes ieux, mes ris, mes emprinses, mes tours,
 Mes pourmenes, mes acces, mes atours :
 Velà que i'ay pour recompense d'hayne
 Auoir aymè uostre faceon mondaine.
 Velà comment ieunes filles seront,
 Qui comme moy, à uous s'amuseront.
 O pouures gens, subtils, rusez & mistes
 Trop effrontez, non moins scorpionistes,

Qu'avez vous fait, ma ruine cerchans ?
 Ouseriez vous nier qu'estes meschans ?
 De conspirer, & attemper de fait
 Pour ruiner l'œuure de Dieu bien fait ?
 De Dieu receu i'ay une ame bien faite,
 Et vous l'avez par uil pechè defaite.
 De Dieu i'auois un salutaire instinct,
 Bien seurement de uoluptè distinct,
 Et vous m'avez, par uostre outrecuidance,
 Loing éloigné de moy, sa prouidence.
 Nature auoit monstrè le sien sauoir
 A me former quant au corps, de pouuoir :
 Auec raison & dame cognoissance,
 Depuis le iour qu'au monde prins essence :
 Bien suffisante, à estre uertueuse,
 Belle sans per, en rien deffectueuse,
 Et vous avez par sort fallacieux,
 Tout renuersè en chemin uicieux.
 De pere & mere auoys eu la doctrine
 Telle qu'il faut, de celuy qu'endocrine
 Les siens enfans, pour les rendre à salut :
 Et vous avez de moy tout dissolut.
 Si quø ie puis dire sans menterie,
 Qu'avez brassè la uaine mocquerie
 Qu'on fait de moy. Aduisez donc comment
 Vous me donrez confort presentement.
 Puisque m'avez surprinse à desraison,
 Vous me deuez conforter par raison.

DIZAIN INSTRVCTIF.

*Vice à uertu est grandement contraire,
 Si les prenez chascun en son essence,*

*Mais si peult on, en tirer & distraire
 Chose en effect, esgale de puissance,
 Vertu s'accroit par uiue congnoissance,
 Semblablement lon uoit que uice graue
 De plus en plus, estant preschè, s'aggraue :
 Ainsi en prent aux bons & uicieux,
 Le uicieux congneu plus se depraue :
 Le bon se rend de tant plus uertueux.*

SEPTIESME ELEGIE

des amans respondans à la belle fille.

SI par beaux dictz, ou picque satyrique,
 Si par chans doux, ou armonie lyrique,
 L'esprit humain l'homme peut esmouuoir,
 O belle fille, assez fait as deuoir,
 Pour commouoir, uoire impatiemment
 Cœur endurcy, plus que nul diamant.
 Assez tu as inuehy sans clemence
 Encontre nous, par aigre uehemençe
 Ton proposer : tes termes phalerez,
 En rhetorique, asses bien colorez,
 Mouuent beaucoup, en sentence diserte :
 Et bien appert que tu parle à la certe.
 Besoin n'estoit d'un patrocinateur
 Pour de tes plains estre buccinateur.
 Suffisamment tu te scays emplier
 A declamer, & tes maux deployer.
 Mais nonobstant qui semble à ton bien dire
 Qu'on ne scauroit y trouuer à redire,

Et que tu as bien support merité
 En recitant (comme dis) uerité :
 Mesme de nous, nous alleguant autheurs
 De ton meffait, & les seulz promoteurs :
 Nous te pouuons neanmoins compulser
 Par mains obiectz, urgens à repulser
 Tes argumens, que crois persuasifz
 Que nous rendrons enfin dissuasifz.
 Isocrates scauant Athenien,
 Ne te feroit (s'y te semble) orant'rien :
 Encore moins le docte Hyperides,
 Ou le subtil orateur Demades.
 Mais tout comprins, nous auons la response
 A tous les poinctz, dont fault que le front fronce.

Rien tu n'as dict en arrogant proëme
 Que reietter lon ne puisse à toy mesme.
 Premièrement tu fais un grand discours
 De tes plaisirs. Or pour le faire court
 Si tant de faitz tu as à plaisir prins,
 Nul sinon toy, en doibt estre reprins.
 Aulcun plaisir du cœur lon en peult traire,
 En premier lieu, qui ne soit uoluntaire,
 Et uolontè uient de libre pensee.
 Volontè n'est, dont s'elle est efforcee :
 Par consequent, qui au meffait consent
 Iniure, ou dol, d'aulture que luy ne sent.
 Nyer ne peux que tu n'aye assentu
 A tes plaisirs : parquoy si resentu
 Tu as apres d'iceulx dommage & perte,
 Tu en es cause, en consequence aperte.
 Reprens toy donc, en tes legiers propoz
 Pour tes forfaitz : & nous laisse à repoz.

Si ces raisons ton simple entendement
 N'ont contentè, entens abondamment
 Ce que pour uray dirons par le menu,
 Où nostre droit sera mieulx soustenu.
 Tu nous reprens & redargue fort
 Tendant quasi à un tacit effort :
 Et sembleroit (entendant tes regretz
 Par trop haultains, rigoureux & aigretz)
 Qu'oultre ton gré, nous t'auons diuert
 Du bon chemin, & à mal conuert.
 Mais qui t'ha meü tant de foyz te parer
 Popinement ? & de t'equiparer
 Soit en parler, habitz, marcher, ou mine,
 A celle qui par dessus toy domine :
 Si de beaulté tu as estè dotée,
 Il t'est advis qu'en doibs estre louee,
 Ainsi comme si tu l'auoys acquise,
 Ou par ualeur & ta uertu conquise,
 Sans pourpenser, que telz dons naturelz
 Ne sont acquis de pouuoirs temporelz,
 Dieu les enuoye & benigne Nature,
 Se demonstrans puissans en leur facture,
 Et de ses dons folle dispensatrice,
 As mal usè, t'en disant la tutrice:
 A quoy as tu appliqué tes regardz,
 Si non pour nous mouuoir de prendre esgardz
 Aux inconstans signes de ta pensee,
 De bon uouloir & prudence laissee,
 Nous incitant conspirer sans uergongne,
 Ce que ton œuil nous annonce & tesmoingne ?
 Par tes regardz hardis, desordonnez,
 A t'approcher nous fusmes adonnez :

Et puis soudain estans pres toy assis,
 Sans aduiser si nous estions rassis,
 Ou euolez, saiges, ou imprudens,
 Bons, ou mauuais, refroidis, ou ardens :
 Plusieurs propoz fut de bon ou uolee
 Nous as tenu, comme sotte euolee,
 Et presumoys de iugement intime
 Que nous faisons de ton causer extime.
 Il est bien uray, en la tienne presence,
 Mais tots apres t'en mocquions en absence.
 Fille ne peult estre fort reputee,
 S'y de iaser se demonstre usitee.
 Plus seurement se treuue en l'inuentaie
 De bon renom, quand elle se scait taire,

Si nous t'auons donné dances, sornettes,
 Aubades, tours, chansons, & chansonnettes,
 Dons, & presens, de coustange & gros pris,
 En deuons nous pourtant estre repris?

Tu as esté par ton abusion
 De nos meschièfz la seule occasion :
 Car pour t'auoir de nos pouuoirs biensfaictz,
 Nous resentons comme quazi defaictz.

Oultre passant nous pensans recreer,
 Si prins auons habitz pour t'agreer :
 Nous maintenant muguetz, propres, & mistes :
 Fault il pourtant nous dire chatemites,
 Simulateurs, deceuans, abuseurs,
 Ou seducteurs trop en noz abus seurs ?
 Tout auons fait seulement pour te plaire,
 Blasmer ne fault ceulx, qui tachent complaie.
 Si nous auons demeurè iour & nuyt
 En t'escoutant, plus en auons d'ennuy

Que de soulas, car tepide froidure
 Nous en à fait grinser dens sur la dure.
 Et si tu as pere & mere trahy,
 Ou les ayant par ce desobey :
 Il appert bien, que nous n'y auons culpe,
 Parquoy conuient que toy mesme t'enculpe.
 Tu nous as fait comme fait l'oyseleur :
 Ou bien comment le brigandin uoleur,
 Qui tous deux font reclaims, & doulces suytes
 Pour paruenir enfin à leurs poursuytes,
 Entrefuyant bien doucement leur proye
 Pour l'amuser, & qu'à eulx on se croye :
 L'un prent l'oyseau affin s'en recreer,
 L'autre poursuit l'homme pour le tuer :
 Ainsi as fait, tu n'as estè rebource,
 Pour esmouuoir la doulceur de la bource :
 Et puis apres quand tout est dependu,
 De nous tiens conte, autant que d'un pendu.
 Et qu'est le pis, par grand seuerité,
 De cœur selon, non sans temerité,
 Tu prens plaisir à remettre la charge
 Sur nous qu'auons en tout bonne descharge.
 Descharge toy donc si tu es chargee,
 Du fait duquel cerche la dechargee,
 Besoing n'auons, nous rendre dechargez
 De ton deffault, duquel nous as chargez.
 Finablement tant plus nous chargerás :
 Et de tant moins tu te dechargerás.

DIZAIN INSTRVCTIF.

*Jamais ne fut dict sans bonne raison,
 Celer son faict est meilleur que le dire :*

*Car qui le faict scauoir par deraison,
De plus en plus lon y treuue à redire :
Aussi ne fault de personne mesdire
Pour soy purger, ou iacter uainement,
Où il ensuyt quasi soudainement,
Le reuancher de celuy que l'on blasme :
Se deffendant du tout tant sainement,
Que le blasmant n'en remporte que blasme.*

HVICTIESME, ET DERRIERE

*Elegie de la belle fille, en forme de Monologue :
reduisant le sens des precedentes
par Epilogue.*

LE cœur dolent d'une personne triste,
 Cherchant confort, qui se plaint & contriste,
 Est beaucoup plus iustement contristé,
 Quand pour son duëil, aucun ne uoid tristè.
 Plaindre le mal de personne qu'endure
 Soulage fort la peine que luy dure.
 Mais le torment est malement durant,
 Quand aucun n'ha pitié de l'endurant.
 Dire ie puis cecy bien esprouuee,
 Veu que de tous ie me uois reprouuee.
 P'ay sur plusieurs mis exprobration,
 Que m'ha tornè à reprobation.
 Ceulx que pensoye auoir pour reconfort,
 M'ont deboutè subiette à deconfort.
 De ceux lesquelz mé pensois confortee,
 Retourneray du tout deconfortee,

J'ay fait deuoir, bien au long m'encercher
 Comment, de qui, pourrois ayde approcher,
 Pour obtenir excuse purgatoire,
 Du moins support en cause peremptoire :
 Et i'ay trouvé toute accusation
 Encontre moy par refutation,
 Où ie congnois sans doubter, que l'offence
 Ne sert iamais aux pechans de defence.
 Asseurément le propre de pechè
 N'est que de rendre un pecheur empeschè.
 Et par ce point chacun peut cy comprendre,
 Loz de uertu, & blasme de mesprendre.

Advis m'estoit, & me tenois fort seure,
 En simple espoir, que folz mondains assure,
 Le trouuerois en nature bien briefs :
 Soulagement de mes doloireux griefs :
 Pour d'elle auoir receu les eguillons,
 M'ayant contraint suyure les torbillons
 De uoluptè ; mais sans prendre aduocas,
 Bien promptement elle ha comprins mon cas.
 Tout puis apres ha mes propoz confus,
 Discrettement faisant de moy refus.
 Car souhaitant beauté demesuree
 Certainement me suis deuanturee.
 J'ay puis apres oustè rendre impropere
 Trop simplement uoire à mon propre pere,
 Ma mere aussi i'ai declarè coupable,

.
 Le bien à mal, le mal à bien tornant,
 Et ueritè soubs mensonge tenant.
 Quoy qu'un menteur à tous propoz mensonge,
 Veritè uoid tous temps uaincre mensonge.

J'ay oublié par ingrate memoire,
 Ce que uertu fait reluyre & memoire.
 C'est pour le moins de bon esprit apprendre
 Soy souuenir d'un bien qu'on ne peut rendre.
 Nous ne saurions pour pere & mere faire
 Ce que pour nous ilz ont uoulu parfaire.
 Ce n'est donc pas rendu le reciproque
 Quand un enfant à courroux les prouoque,
 Les contemnant, ou prenant de rigueur,
 Veut que pour luy ont uestu en languor.
 De tous ces pointz, qu'à present ie racompte
 Bien à noter ie n'ay pas fait grand compte.
 Que me fera reproche & uergongne ample :
 Mais pour le moins ie seruiray d'exemple.
 Exemple doit prendre un chacun à moy,
 Que iustement me retreuve en esmoy.

Les amoureux subsecutiuelement
 J'ay reproché assez subtilement :
 En les taxant & reprenant si fort,
 Qu'aduis m'estoit d'auoir gaignè le fort.
 Mais tout n'est rien, ilz m'ont bien respondu,
 Et mon parler puissamment confondu :
 Redarguant par uehemençe uiue.
 M'ont mis auant sans flatterie subtiue.
 Et tant s'en faut qu'ilz m'ayent excusè,
 Car un chascun d'iceux m'ha accusè,
 Tout patemment, maintenans pour certain
 Que pauureté les ha par moy atteint :
 Ayant fonsè en habits & uesture,
 De grands deniers, non sans griefue iacture,
 Tendant à fin seulement de complaire
 A mes desirs, que me doit bien desplaire,

Puis que congnois les miens mondains plaisirs
 Tous eschangez, en duël & desplaisirs,
 M'ayans rendue iustement desplaisante
 Enuers tous ceux ausquelz i'estois plaisante,
 Triste est celuy qui peine afin qu'il plaise,
 Quand rien ne peut faire que ne desplaise.

Velà comment ie me uois repoulsee
 De tous confors, en tristesse poulsee.
 Velà comment presumptuosité
 Conduit les siens, par curiosité.
 Velà les pointz, articles & parcelles,
 Que bien noter doyuent tous ceux & celles,
 Qu'arrogamment par trop s'estimeront
 Et folement auoir presumeront.
 Les dons de foy, que Dieu leur ha donné :
 Car promptement qu'ilz l'ont abandonné,
 Ne referant à luy ses dons & graces,
 Soudainement tumberont en disgraces :
 Voire en danger de perdre entierement
 Ce que de Dieu ilz ont premierement.
 A Dieu conuient tous ses biens referer,
 Quand par bontè les nous ueult conferer :
 Luy remettant d'iceux le seul regime,
 Sans presumer nostre puissance infime,
 Iusques à ce que nous croyons sauoir
 Bien gouverner, sans auoir le pouuoir.
 Ce qu'est de Dieu, à Dieu rendre conuient :
 Vertu de Dieu, & de nous, uice uient.

Ainsi n'ay fait, dont pour auancement
 l'ay aperceu groz desauancement.
 Iugee me suis comme fort temeraire
 De ma beauté dame proprietaire :

Voire qu'est plus, que de moy l'avoye quise,
 Et proprement par mes moyens conquise :
 Me pouruentant bien auoir la puissance,
 La defender contre toute nuisance,
 Sans inuoquer mon Dieu pour la ranger,
 Et contre assaux ueneriques uenger.

Mais i'en ay fait comme ces fantastiques
 Qui leurs sauoirs pensent tant autentiques,
 Qu'ilz cuydent bien sans Dieu pour auteur prendre,
 Tous ses secrets, du bas en haut comprendre,
 Et bien souuent telle audace prenans,
 Tombent confus, comme fols apprenans.
 Ce n'est le tout de faire grande emprinse
 Mais c'est beaucoup, quand elle est bien comprinse.
 La fin sera bonne de tous comprins,
 Que selon Dieu se trouueront comprins.

Ie ne fay plus chose pour me saoler
 Fors que i'ay tort par tant me desoler :
 Puisqu'en moy i'ay la consolation
 De mon grief duëil, & desolation.

C'est que de Dieu ie me suis esloingnee,
 Dieu m'a aussi non sans cause loingnee.
 Il me conuient d'autant le raprocher,
 En supportant le mondain reprocher :
 Car si i'ay Dieu pour mon consolateur,
 Crainte n'auray de mondain zelateur
 Prenant plaisir plus souuent de medire
 Qu'humainement supporter & bien dire.
 Asses sera d'auoir en mes deuis
 Changè mes mœurs, & reprins bon aduis,
 De rendre à Dieu, ce que de Dieu procede.
 Luy qui sur tous, & auant tous procede.

DIZAIN INSTRUCTIF.

*Qui le bateau entreprend gouverner,
 Sans aduiser les uens & d'eau le fond :
 Lon uoid souuent undes celluy mener,
 Le submergeant en vn gouffre profond.
 Orgueil ainsi la personne confond
 Voulant regir chose mondainement,
 Que Dieu puissant donne diuinement :
 Puis donc qu'il peult tout perdre & secourir,
 Il nous conuient uiuant humainement,
 Viure soubz luy, gouverner & mourir.*

FIN DES. 8. ELEGIES, LE LOZ
 A DIEU.



**INSTRVCTION AVX IEVNES PV-
celles : par frere Matthieu de Masso Lyon-
nois, commandeur de Saint Iean de
Ierusalem, à Bezanson, &c.**

SI de Cupido le brandon,
SA le seruir uoz cœurs enflame :
 Subitement pensez à l'ame,
 Devant que uous mettre à bandon.
 Le corps & l'ame c'est grand don,
 On ne peult l'un sans l'autre ouffrir.
 Pour garder les deux de souffrir,
 Fuyez l'occasion du uice,
 Et consentez plustost mourir
 Que de uenir à malefice.

LE MESME AVX SVSDICTES.

OYsiueté de uolupté nourrice,
 Cause à la chair & l'esprit mains discordz,
 Quand trop long temps elle est dominatrice,
 A son plaisir, de ce fragile corps.
 De uoz maisons chassez la toutes hors,
 Son naturel est de complaire au monde.
 Le monde en tout à l'ennemy se fonde,
 Voyez comment elle oste à Dieu ses droitz :
 Afin que mieulx la pauure ame confonde,
 Elle la fait guerroyer par ces trois.

SEPTAIN SVR LA DEVISE

de Ferry Iulyot, tout à loisir.

TOut à loisir, c'est ma devise,
Pour tout à loisir temps passer.
Qui tout à loisir tout diuise
Il en peult mieulx tout compasser.
Tout à loisir outrepasser
L'on peult bien de tout deplaisir,
Bien prent faire tout à loisir.



CY EST LA TRADV-
ction du triste uers Latin, composé
par Lactance Firmian, sur la
mort nostre seigneur
IESVCHRIST.



Par ledict Ferry Iulyot.



TRADUCTION DU TRISTE
uers latin composé par Lactance Firmian
introduisant nostre seigneur IESVCHRIST
parlant en croix, commenceant
Quisquis ades, &c.

QVi que tu soys, marchant parmi ce temple,
 Arreste un peu, & l'innocent contemple,
 Ayant souffert mortelle passion
 Pour ton pechè et ta compassion.
 Je suis celluy qu'ayant pitié des hommes,
 Suis uenu cy, pour leurs faultes & sommes.
 Aduise moy, & me cache en ton cœur,
 M'y conseruant d'estomach sans rancœur.
 Mediateur suys de la paix promise,
 Et pardonneur de l'offense commise :
 Du hault en bas restituant lumiere,
 Et de salut seule image premiere.
 icy ie suis ton reposer et ta uoye,
 Redemption qu'à salut te conuoye,
 L'enseigne aussi de Dieu puissant insigne,
 Qui de ta mort l'extremité designe.

Pour toy, ta uie & ton fait criminal
 Je suis entré au uentre uirginal :
 Et puis apres homme formé passible,
 J'ay enduré mort d'horreur indicible :
 N'ayant trouué sur terre oncque reposer,
 Mais tous labeurs & outrageux propos.

Premierement au pays de Iudee
 Ma mere print logis triste abordee,

Où ie nasquis entre deux bestes brutes,
 Dessus le foin en creches fort angustes :
 Là ie ne tins long temps mon pauvre giste,
 Mes premiers ans ie uesquis en Egypte
 Pour euter d'Herode les malices.
 Depuis reuins en Iudee, où delices
 Ie n'ensuyuis, mais ieusnes, pauuretè,
 Toute angustie, et dure souffretè,
 En excitant humains entendemens
 Par mes sermons & admonestemens.
 I'ay adioustè à ma saincte doctrine
 Miracles beaux, par puissance diuine.
 Dont puis apres Ierusalem de rage
 Prinse & commue, ennuyeuse en courage,
 Contre de moy par sa furie soudaine,
 Me feit en croix innocent mourir d'hayne.

Et si failloit les labeurs discourir
 Que i'ay souffert, auant que de mourir,
 Pense en ton cœur, donne aureilles attentes,
 Et si comprends les conseilz, les attantes,
 Les trahysons contre moy demenees,
 Vendition de mon sang, les menees
 D'un de mes gens, son simulè baiser,
 Aussi ne faut les battures taïser,
 Et les insultz des turbes Iudaiques,
 M'iniurians de langues trop iniques,
 Les faux tesmoins, l'iniuste iugement
 Que feit Pilate, imbut estrangement.
 Pense à la croix qu'on posa sur mon doz,
 Me supprimant iusqu'à froissement d'os,
 Les grandz langueurs & les rudes passees
 Iusqu'à la mort par moy souffrant passees.

Estant ainsi à ces trauaux donnè,
 Ie fus de tous peinant abandonnè.
 Haut éleuè, loing de ma chere mere,
 Contemple moy en peine tres amere.
 Depuis les piedz iusqu'au chef si tu ueux,
 Et tu uerras iadis mes blonds cheueux
 De sang cordez, le col pliè & lent,
 Estant dessoubs, rouge & sanguinolent,
 Mon chef percé d'aspre & poignante espine,
 Rendant le sang sur ma bouche diuine,
 Mes yeux cernez, où lumiere n'abunde
 Ioûes blessees, & langue sitibonde,
 Que d'amer fiel l'on sert pour son breuaige.
 Vois mon piteux et mon pâle uisage :
 Mes piedz & mains de groz clouz perforez,
 Et tous mes nerfs tendus, forcez, tirez,
 La grande playe au costè que ie porte,
 Et les tormens que tout mon corps supporte.
 Plie les genoux, pense donc à la croix
 En larmoyant, confessant qu'en moy crois.

Viens moy chercher par deuot cœur intime
 Pour me garder, & mes preceptz d'extime :
 En ensuyuant de ma uie les uestiges
 Rumine en toy de ma mort les prestiges,
 Et les langueurs souffers de gent peruerse,
 T'accoustumant endurer chose aduerse.
 Sois uigilant à ton propre salut.
 Si memorant ces pointz n'es dissolut,
 Et tu ressens mes peines par pitiè,
 En cœur deuot concite d'amitiè,
 Ce te fera de uertu l'éguillon,
 Tes ennemys chassant à reculon,

Et marcheras uictorieusement
Portant la palme en guerre heureusement.
Ces monumens par cogitation
Te garderont de prendre affection
En ces amys mondains par trop fragiles,
Encore moins es richesses mobiles,
Où ne seras deceu de ton uiuant,
Mais d'un amour autre lieu poursuyuant
En bonnes mœurs, pour la uie bienheureuse,
Prenant espoir en la peine onereuse,
Repeu seras d'une douceur celeste,
Contre rigueur mondaine & sa moleste.
Puis apres mort, ton ame par ma grace
l'appelleray, pour aux cieux auoir place.
Là tu feras uoyans saintes et anges
En lieu de paix, sans quelques maux estranges.
Où demourras heureux totalement
Auecques moy perpetuellement.





20

ELEGIE DEPRECATIVE

à Dieu le tout puissant, par ledit Iulyot, en
faueur des Magnifiques & redoubtez
seigneurs, messieurs les gouuer-
neurs de Bezanson, ayant ins-
tituè la confrairie à l'hon-
neur du Saint
Suaire, que
fut en
l'an

M. D. XLIII.

PEre eternal, Roy des roys triumphans,
Entens les plains des chrestiens tes enfans
Qui de cà bas, lieu de calamité,
Crient aux cieux, à ta sublimité :

Soy lamentans en piteuse chanson.
 Et mesmement ton peuple Bezanson,
 Pour le iourdhuÿ de ta iustice ataint,
 Plus amattè que le feu d'eau estaint,
 Recourt à toy, pour unique refuge :
 Prends en pitie, en rigueur ne le iuge.

Mortalite le uexe de tel' sorte,
 Qui n'est espoir qu'en constance l'assorte
 De fermetè, si ta main rigoureuse
 Tu ne retiens, de bontè amoureuse.

Retiens ta main, par ta misericorde,
 Pere piteux, las que tu te recorde,
 Que ton cher fils ha souffert passion,
 Dont tu n'es dit plus le Dieu d'ultion,
 Ains de douceur, exhortant recourir,
 Les affligez à toy pour secourir :
 Promis nous as que quand affliction
 Nous surprendroit, de bonne affection
 Crians à toi, tu nous exaulceroyz,
 Et noz langueurs de bref abaisseroyz.
 Helas congnois l'angoisseuse amertume
 Dont sommes plains : bon Dieu, c'est la coustume
 D'un pere doux ses enfans corriger
 Benignement, non trop les affliger.
 Un pere doux, comme tu es tousiours
 A ses enfans donne secours tous iours.

Mortalité nous uexe repentine,
 Guerre n'est loing, & si regne famine.
 Pouuoir n'auons soustenir telz alarmes :
 Rien n'y s'auons, fors de respandre larmes.

Vois ta cité Bezanson desolee,
 Que ne se peut esperer consolée.

Si non qu'elle ha bonne foy, ferme & stable
 Que luy seras de grace secourable :
 Nous consolant en nostre urgent affaire
 En reuerant le digne saint suaire.

Presentement pour guidon le prenons,
 Dessoubs lequel seurement nous tenons
 A l'aduenir, par ta grande bontè
 Bien deffendu contre la cruauté
 De mort soudaine : & à toy nostre sire
 Deuant celuy, ceste cité de cire
 Comme uassaux offrons pour nostre hommage.
 Te suppliant nous garder de dommage.

De ceste mort romps le dard uenimeux
 Qui frappe fors, foibles & animeux,
 Donne des biens aux pauvres indigens :
 Et nous deffens de belliqueuses gens.
 Frappe noz cœurs d'un uouloir de bien faire
 Tant qu'un chascun en paix puisse parfaire
 De ses pechez saine confession,
 Par penitence auoir remission :
 Et ton amour en cest estat de grace
 Puisse acquerir, pour contempler ta face :
 Aprez le iour d'extreme adiournement,
 Nous annunçant mortel diffiniment :
 La speculant en sainte Trinitè,
 Comme uoyons la digne humanité,
 De ton cher filz en linge figuree,
 Afin sa mort nous soit rememoree :
 Nous excitant tous temps auoir memoire
 De ceste mort, que nostre uie memore.

Amen.

A ANTOINE LVDIN

escuyer, citoyen de Bezanson, son bon
 amy Ferry Iulyot
 Salut.

A My Ludin, des fidelz le sincere,
 Le plus certain & meilleur, ie l'assere :
 Depuis long temps ie pense, & bien rumine
 Ce que tousiours de faire tu m'anime,
 C'est de lacher d'asses hardy courage,
 Quelque fragment de mon petit ourage.
 Mais i'ay doubté, & encore ie doute
 Modestement, des remordants la route,
 Lesquelz souuent ne regardent l'effect
 Auquel pretend celluy qui est affect
 De stimuler les lisans passer temps :
 Si pour le plus il ne les rend contens.
 De contenter chascun pas ne presume,
 En mon cerueau seulement ie resume
 Trouuer moyens à me rendre seruant
 Enuers chascun, doux & courtois seruant.
 Et si ne puis à chascun bien seruir
 Iusques ad ce, que de loz deseruir :
 Il me suffit, qu'on ayt contentement
 De ce que fais pour simple attentement.
 Si ie sauroys eliminer ma Muse
 Pour exprimer ce que de long temps muse.
 Ce que m'ha fait par si long temps musant,
 Craintiuement en doute m'amusant,

Ce n'a esté, fors que la musardie,
 Des reprenans : mais quoy que musard die,
 Tout à loisir, soubz l'ombre de Faueur,
 De bon espoir, bien goustant la faueur,
 Je suis content donner la uoye aux uens
 Pour nauiger : du moins, à tous euens,
 Je puisse encremer, en la mer de Fortune
 Mon petit fait : esperant que Neptune
 A son endroit, par undes fluctuantes
 De fols parler ou de langues bruyantes,
 Le mien deuoir, tant, petit qu'il sera,
 A bon support, pour port adressera :
 Si qu'on dira, ce nouueau nauigant
 Est hazardeux, mais il n'est arrogant.

Semblablement i'ay uoulu ruminer
 Ce qu'il t'a pleu souuent determiner
 Sur le tien fait & ioyeux exercice
 De bon esprit, par uertus, loing de uice.
 Tu as doubté, encore fais doubtance,
 Si tu seras accusé d'inconstance,
 Pour t'azarder, quasi iournallement
 A diuers faitz ingenieusement :
 Car non portant que tu ne donne alarmes,
 Tu fais forger & confabriquer armes,
 Non seulement en lames, ou escailles,
 Mais brauement tu fais estamper mailles.
 Tu scays aussi par ta dexterité
 De tous bastons, le fort, l'austerité.
 Ce n'est pas tout, ains de bonne industrie
 Lignes & pointz tiens en geometrie :
 En pouriectant fondemens, plattes formes,
 Et bastimens de fort louables formes :

De bien en mieulx pour exciter t'aymer,
 Puis quelque temps entrepris d'imprimer,
 Dieu te le doint, pour peracheuement
 De tes comprins, plus tost que briefuement.

Quel est celluy pour sur ce te respondre,
 Qui te uouldroit en telz uertus confondre ?
 Quel est celuy, par tant presumptueux,
 Te reputant aultre qu'industrieux,
 De tant de faictz entreprendre à ton chief,
 Les acheuant par honneur, sans meschief,
 Et sans escriptz, compte ny formulaire,
 Pour de telz faictz d'aucun auoir salaire ?
 Où l'on congnoit genuine noblesse
 De tes maieurs, qu'en toy ne prent foiblesse :
 Mais doublement croist de cœur beneuole,
 Sans t'affecter à richesse friuole,

Que ueulx tu plus au monde conspirer
 Fors tel renom que ne peult empirer ?
 Vault il pas mieulx estre laborieux
 Et à telz faictz honnestes curieux,
 Qu'aneantir à paresseux repoz,
 Rendant l'esprit tepide & indispoz ?
 Finablement pour ta doubte resouldre,
 A brief parler toi-mesme la peux souldre :
 C'est qu'en tes faictz bien merite louange :
 Quand celluy n'est qui les taxe ou calange.

EPISTRE A HONNESTE FEM-
me, Dame Anne Turgis, femme de
noble homme Berthin de
Valimberg, maistre
des monnoyes
à Bezanson.

SAnté, cent ans (ma dame ma commere)
Dieu, pour salut, uous ottroye & sa mere.
Autant en dis, sans le salut partir,
D'un bien bon cœur à uostre aymè party :
Sans obluer la petite mesgnee.
Où lon uous uoid bien mere tesmoingnee,
L'omnipotent uous doint la uoir florir
En tout bon heur, auant que de mourir,
Tant & si loing, que depuis le deuxieme
Nombrier puïssies d'hors en hors le neuvieme,
A ce iourdhuy i'ay prins plume en la main,
Vous merciant tous deux de cœur humain,
Tant de plaisirs, & cordialz secours,
Que m'avez fait, es fortunez decours
Par cy deuant de ma necessité.
Le souuenir pour huy, m'a incité
Quand ie ne puis aultrement reconnoistre,
Vostre renom faire en mes vers congnoistre,
Qu'asses congneu par uoz graces benignes.
Demeurera, en tout temps pour insignes,

Lequel ie dis, & trouve tant exquis,
 Que pour mary auez eu un Marquis,
 Marquis ie dis de surnom, & confesse
 Que bien ualoit un Marquis par adresse :
 Mais dure mort en son eage amyable
 Le uous ousta, Dieu luy soit piteable.
 Depuis gardant entiere renommee
 Auez vescu ieune uefue extimee,
 Iusques ad ce, que par tout fault qu'on oye
 Qu'auez gaigné un maistre de monnoye,
 Vostre party, uostre mary second,
 Graue, loyal, uertueux & facond,
 Par qui auez de tresor manience.
 Que uoudriez uous pour meilleure aliance ?
 Reformider n'à uallee, plain, ny mont,
 Natif de Quiers, bonne uille en Piedmont,
 Vous est uenu chercher pour sa partie
 A Bezanson, où la monnoye bastie
 De nostre temps, fut copieusement
 Par nouveauté, soubz luy premierement,
 L'an qu'on disoit mil cinq cens trente sept :
 En rien ne mens, un chascun sait que c'est.
 * Quant au premier (comme desia i'ay dit)
 Bien il ualoit un Marquis en credit.
 De ce Marquis auez une Marquise
 Premier enfant de uous, nommee Louyse :
 De telz uertus, qu'en porte tesmoignage
 Le sien espoux, tant graue personnage,
 Autant expert en art de medecine
 Que le requiert la censure Apolline :
 Vostre beau fils monsieur de Casana,
 Qu'en tous ses meurs chose à reprendre n'ha,

Non seulement en sa profession
 Il est exquis, & seur en action :
 Et de tous ars, sait differer & dire,
 Tant doctement qu'on n'y trouue à redire.

Quant au predict mary second, Berthin
 De Valimberg, de luy soir & matin
 Tel traictement auez, & doulx seruice,
 Qui uous maintient, en tous soulas sans uice.
 Dieu cognoissant uoz amours mutuez,
 Fecundement uous ha constituez
 Plusieurs enfans par generation,
 Plaisans à ueoir, pour leur perfection.
 Si que de luy, lon dit pour abreger,
 Qu'il sait enfans, comme monnoye forger.

Que uoudriez uous desirer d'aduantage,
 Si ce n'estoit du monde le toutage ?
 Que ie ne crois, car uostre charité
 N'est desirer autruy desherité.

Pour faire fin, Dieu çà bas uous concede
 Entierement ce que la crainte excede
 D'aduersité, soit de corps ou de cœur.
 Votre mary sera pour uous uainqueur
 De tous deffaulx, puis qu'en monnoye est maistre
 Votre beau fils saura remede mettre
 Contre l'insult de griefue maladie.
 Ainsi au cœur, & corps lon remedie.

Qui ha santé, & richesse à commande,
 Pour cœur & corps ne faut que plus demande.

IOYEVSE EPISTRE EN-

uoyee à Noble enfant Luquin de Valimberg
 fils desditz Berthin & dame Anne Turgis,

Roy des pouletz, au College du-
 dit Bezanson, pour l'an

1556.

ROy tres bening, bienheureux en naissance,
 Roy gracieux, roy de pure innocence,
 Roy de bonheur, & ioyeuse fortune.
 L'omnipotent ta ieunesse fortune,
 Pour le salut, qu'un de tes serfs t'enuoye,
 Tant qu'une fois Roy par uertu te uoye :
 Car si uertu ha de toy le regime,
 Domineras non moins qu'un roy sublime.

Et nonobstant que sans lance & heaulme
 Tu as conquis ce liberal royaulme,
 N'estant fondè sur fatale auarice,
 Si tu retiens uertu pour ta nourrice
 Elle fera, par son doux éguillon
 Tes ennemys marcher à reculon,
 Et tellement, que uainqueur regneras,
 Ayant uertu, & sur tous gaigneras.

Souuienne toy du coq uictorieux
 Qui t'ha fait Roy triumpant glorieux :
 Lequel combien fut beste irraisonnable
 Pour gloire auoir, en combat conuenable,

Il ne doubta d'estre par tant greuè,
 Qu'en combattant, il eut un œil creuè.
 Ce nonobstant perseuerant en gloire
 Il feit depuis sa cinquiesme uictoire.
 Te demonstant par gracieux presage
 Que si tu es bon, discret, & bien sage,
 Tu ne lairras uertu, par monts ou uaulx
 A l'aduenir pour quelconques trauaulx.
 Ainsi pourras comme ce coq ranger
 Ceulx qui uoudront te uaincre ou dommager.

Suyuant uertu, à Dieu le tout puissant
 Donnè seras : apres obeissant
 Soigneusement à tes bons pere et mere
 Qui maintefois, ont pour toy peine amere :
 Lesquelz rendras tous deux de toy contens
 Bien employant à l'estude ton temps.
 Lors ne faudra doubter pour ton esbat
 Monnoye auoir, car ton pere la bat,
 Ayant tant bien, suyuant uertu, uescu,
 Qu'il ha pour toy necessité uaincu :
 Ta mere aussi, dame tres debonnaire
 Ne te faudra d'un' amour ordinaire.
 Ilz t'ont desia (comme bons geniteurs)
 Mis & rangè, soubz sauans precepteurs,
 Qui de uertu te monstrent la trace
 Si prudemment & de tant bonne grace
 Qui ne tiendra fors à toy seulement,
 Si de uertu tu n'has l'accollement.

Pense en apres, en ton petit cerueau
 Sur ces habits qu'on t'ha fait de nouueau,
 Non sans grandz frais : & qu'ilz te sont donnez,
 Pour tous tes sens rendre un iour adonnez

A batailler victorieusement
 Comme ton coq : mais uertueusement.
 Fortune t'ha demonstrè douce face,
 Dont il conuient que vertu tout perface
 En bien uiuant, & que tu te recole
 Que si tu es par un coq, roy d'eschole,
 Tu sois ainsi par ta sollicitude
 Roy entre ceux, qui suyuront bonne estude.
 Dieu le te doint, t'ayant au monde mis,
 Pour contenter tes parens & amys.

24

*In eundem Luquinum de Valimbertis,
 eiusdem Ferrici Iulyoti
 hexastichon.*

STrenua pugnacis Regem uictoria galli
 Te statuit merito (Parue Luquine) grauem.
 Doctiloquos studio docili uenerare magistros,
 Quos tibi prudenter praebet uterque parens :
 Magnanimum faciet te tandem maxima uirtus,
 Quem modo sceptrigerum pugna iocosa facit.

25

VERSION DVDIT
 Sizain.

D'Vn coq hardy la feruente uictoire,
 Petit Luquin, t'ha fait Roy meritoire.
 Estudiant, maistres sauans uenere,
 Que t'ont donnez tes prudens pere & mere,
 Ainsi uertu te fera magnanime,
 Qui par combatz ioyeux sceptre as minime.

FACETE EPISTRE EN-

uoyee par le dict Ferry Iulyot estant
escholier, à une dame qu'auoit
médit de luy.

MAdame physionomiste,
Que tant faictes la chatemite,
Congnoissant les gens au uisage,
Comme si vous esties bien sage,
Vous auez dict, ie le sçay bien,
Depuis ie ne sçay pas combien,
Que le plus glorieux i'estoye
Des escholiers, quand m'y mettoye.
Encore auez dict pis folatre,
Que i'estoye un opiniatre.

Ie uous supplie, hola réueuse,
Coquarde, punaise, morueuse,
Me declairer l'occasion,
Vous mouuant à derision,
Composant blasons de tel sens,
Où de uoz uertus rien ne sens,
Ny ne pourroys oultre sentir,
Si ie m'en uouloys assentir,
Donner ne ueulx consentement
Faire si fol assentement.

Or qui uous fait (dame guenon)
Iargonner sur mon simple nom,
Me congnoissant sans me congnoistre ?
Vous ousez uous bien mescongnoistre,

Jusqu'à ce, que de faire harangue
 De uostre serpentine langue,
 Contre moy, sans uous auoir fait
 Quelque deplaisir ou forfait ?
 Iugez uous des gens sans scauoir
 Qu'en l'estomach peuuent auoir ?
 Ne scauiez uous lors plus que dire,
 Quand de moy, uintes à médire ?
 Au mirouer n'estiez empeschee,
 Vous estiez lors asses leschee.
 Car telle chose uous empesche
 Plus souuent, qu'un pescheur la pesche.
 Lors n'auiez soing fars composer,
 Pour uostre tain mieulx disposer :
 Afin qu'en retournant la face,
 En rides ne feissies grimace.
 Lors ne uous fut estè loisir.
 De m'imposer nom à plaisir.

Si uoz cheueux blondz, qu'un cremacle,
 Qui ne meritent qu'on les racle,
 Eussies testonné, ie vous iure
 Que uous ne m'eussiez dict iniure.
 Car quand au mirouer regardez,
 Respondez, si vous langardez ?
 Nenny non, car une furie
 N'est plus iaffre, sans menterie,
 Que uous este decheuelee.

Premier, au front estes pelee :
 Mesmement entre les deux yeulx,
 Les longs poilz uous y croissent mieulx,
 Qu'au menton à l'homme la barbe,
 Ou comme au printemps en prez l'herbe.

Sorsilz auez crespes, faroches
 Plus espes que la mousse es roches,
 Voz deux yeulx larges & profonds,
 Estans dessoubz, en obscurs fonds,
 Pour certain ne sont moins affreux,
 Que sont ceulx d'un taureau iaffreux,
 Vous auez un né de mochet
 Groz, enfoncé, & à crochet,
 Ayant ouuertes les narines,
 Comme deux trumpetes marines.

Cornemusier n'ha bouche enflée,
 Plus rougeatre ou ensoufflée
 Qu'est la uostre, tant seulement
 Si deux pas faictes bellement.
 La barbe soubz le né uous croist,
 Si le siseau ne la décroist.
 Vos dens coustent moult de blanchir,
 Et si ne les pouuez gauchir.
 Oncques iumens uieilles dentees
 N'en portarent de plus gastees.
 Vous auez la bouche fendue,
 Quasi iusqu'aux ouyes tendue.
 Le menton n'est pas à forchette,
 Mais correspond à tel bouchette.
 Bien pourriez iargonner gru gru,
 Ou en phyole manger gru,
 Car col auez grand et nerueux.

Et qu'est ce que dire ie ueulx
 De uoz deux aualees tetasses,
 Ressemblans deux grandes besasses ?
 Que uous cuidez auoir tetins,
 Molletz, rondeletz, enfantins.

Si uous alaictes des enfans,
 le tiens qu'ilz seront triumphans.
 Ou si uous deuenes grossiere,
 Ilz uous uauldront bien gibeciere,
 Car les deux peaulx estans tendues,
 Seront grandz bources estendues.

L'estomach & le uentre ensemble,
 Vous font beau busque, ce me semble,
 Du secret ie n'y touche point,
 Sur tant or lieu ne git mon point.

Jambes portez par tant refaictes,
 Qu'on les extime contrefaictes.
 Bien deuez estre soustenuue,
 Car elles sont d'une uenue.
 Les piedz auez pointus devant
 Comme une corbeille ou un uan,
 Tant ilz sont groz, larges & trappes,
 Qu'il n'y fault plus fors agues grappes,
 Et ce seront pattes ursines,
 Beaucoup plus qu'humaines serines.

A marcher, moins ne semblez lasse
 Qu'une asnesse, qu'on meine en lasse.

Derrier n'estes moins contrefaicté,
 Comme deuant, beaucoup defaicté,
 Bossue, & de trop court courrage.
 Point ie ne touche au gros uisage.
 Car son orde & puante halaine,
 Rendroit mon epistre uilaine.

Conclusion, si uous pensez
 A uous, de ceulx qu'auront passez,
 Comme i'ay dict, ne médirez,
 Mais uous mesme vous chastierez :

Car en uous ha plus à redire,
Que ie n'ay le loisir d'escrire.

Dea encour ie ne conterolle,
Vostre gratuite parolle.

Vne uache uenant de boire
Ne baue plus, que lors qu'en gloire
Vous montez pour pindariser :
Cuydant tres bien terminer.

Le menton auez de present,
De uoz baues tout reluysant.
Sommairement en uous ne scay,
Chose que uaille un bien uieux say.

De glorieux me donnez nom,
Pource que ie respondis non,^t
Quand uous m'inuitastes danser,
Me pensant bien desauancer :
Et quand ie prins ma Valentine,
Plus eschauffee que Proserpine
Me dictes lors opiniatre,
Vous demonstrant acariatre.

Quel est celuy tant ébestè,
Cognoissant uostre grand beauté,
Comme dessus ie l'ay comprins,
Qu'à uous aymer seroit emprins ?
Taisez uous, taisez uous, mutine,
Et ne soyez tant enfantine,
Prendre plaisir l'homme picquer
Qui uous saura bien repliquer,
Et tenez que si sa replique
D'oresenauant plus fort pique,
En topiquant sur vostre uie.
Sur laquelle aucun n'ha enuie,

Escruiant de uous de nouueau,
 Vous saurez qu'il ha au cerueau.

EPISTRE *à la dame qui peine*

*Soy demonstrer trop éuolee,
 Suyuant son nom Dame Volee,
 Qu'a laissè son mary en peine
 Sans d'iceluy estre foulee.*

DAme qui sans droit, n'y raison,
 Deshonnorez uostre maison :
 Non uostre maison seulement,
 Mais uoz alliez folement,
 Par uostre legiere ceruelle :
 Faut que vostre vie on revele,
 Que ie trouue tres malheureuse,
 Si lubrique, & si sclereuse,
 Que uous mesme qui la menez
 Dcuez auoir sens estonnez.

Estonnez uous orde carongne,
 Remplie de ueroleuse rongne :
 A iamais l'on n'eut pourpensè,
 Que par tant eussiez offensè.
 Vostre grande bigoterie,
 Fondee en uaine menterie,
 Demonstroit dehors le contraire,
 De ce que uous ha fait soustraire.

O sottte pauvre desolee,
 Bien iustement dicte Volee,

Vous meritez aigres chastoys,
 D'auoir laissè mary courtois
 Pour homme Sardanapalique
 Qui uous aprent uie diabolique.

Aymez uous mieux user vostre eage
 A bordeler, qu'en mariage ?
 Aymez uous mieux passer uoz ans
 Pres ceux qui uous uont abusans,
 Que d'estre avec uostre mary ?
 Laissè l'auiez triste & marry
 Vous ayant plusieurs honneurs fait
 D'un cœur entier bon & parfait.

Aymez uous mieux damner uostre ame,
 Receuant malheureuse fame,
 Qu'en renommee priuauté
 Maintenir foy & loyauté ?
 L'espoux auquel estiez liee,
 Vous rendoit si hault alliee,
 Que tout uostre parenté
 En auoit credit arrenté :
 Et par la Venerique flamme
 Que uostre cœur lubrique enflamme,
 Bruslant, les uostres consommez,
 Et leur bon renom assommez.

Où l'alliance qu'auiez prise
 Vous prisoit, elle uous mesprise.
 Ou l'on uous disoit damoiselle,
 Lon uous dit uerolee mezelle.
 Lon uous nommoit honneste femme,
 Et lon vous dit putain infame.
 Où l'on uous tenoit simple & sage,
 Lon uous tient de fol le message.

Lubrique uie tant uous ebeste,
 Qu'on uous repute moins que beste.
 Où l'on prisoit uostre maintien,
 Doulx & courtois, par entretien,
 L'un dit que uous estes patente
 Ordure publique, inconstante.
 Somme, pas uous ne meritez,
 Que uoz uices soyent recitez.

Si le deshonneur seulement
 Tumboit sur uous, consolement
 Pourroyent auoir uos aliez,
 Qu'à uous plus ne se dient liez.
 Et pour uostre uie deshonneste
 Certainement uous admonneste
 De ne prendre en uous assurance,
 Vous nommer de telle alliance,
 Mais uous nommer uile soillarde
 De quelque uilaine paillarde,
 Ou d'un uérolé rufien,
 Comme celuy trop ancien,
 Qui par un damnable soustrait
 Vous ha de tout honneur distrahit.
 Lequel & uous soudain tremblez
 Pour ainsi uous estre assemblez
 Postposant la loi coniugale,
 Pureté, & uie frugale,
 A Volupté mere charnelle
 De damnation eternelle,
 Conceüe en courage peruers.

Il me desplaist oultre en mes uers,
 Parler de uous comme indigne
 Vostre uie escripte n'est digne,

En balade, ny en rondeau :
Mais en lourde prose au bordeau.

IOYEVX CRY D'VN

Abbé inuitans ses moynes en
l'abbaye.

A Vant boiteux, podagres, ueroleux
Muetz, punais, baueux & chanceux,
Iouëurs, pipeurs, d'estuues les piliers,
Borgnes, gouteux, de gourre chanceliers,
Cocuz sachans, & qui n'en sauez rien,
Pauvres frelus, sans avoir terrien,
Escornifleurs, escumeurs de marine,
Tous morfonduz, à l'ouuerte narine,
Vous glorieux muguetz, allans par rue
Bien doucement, afin qu'on ne se rue
Sur uous de faict, pour auoir la despouille :
Et uous aussi qui sauez comme on fouille,
Contremuant en propos flagorneux,
Ayant les piedz pouldreux & limoneux.
Sans declarer comment, ou ny pourquoy,
Venez auant, ne uous tenez à quoy.

Pauures debteurs, faisant les chatemites,
Voz crediteurs uous font plus doulx qu'hermites,
Approchez uous, laissez debtes & rolles,
Vous uous fachez d'ouyr telz conterolles.
De tous estatz descirez, malempointz.
Qu'auuez souvent chemises pour pourpains,

Et qui craignez les tailleurs de tel'sorte,
 Qui de uoz brayes faut que chemise sorte :
 L'abbè des bons prent pitié de uous ueoir,
 En uous mandant, que si faictes deuoir,
 Vous retrouver à l'abbaye dymanche,
 Il uous uerra, & ouurira la manche,
 Pour uous donner des biens de l'abbaye,
 Que de vous uoir est ia toute esbaye :
 Prenant pitié des pauures refondus.
 Qu'or & argent ont en fondant fondus.

Approchez uous, l'abbè pour huy s'aduance
 De uous donner repentir pour auance.
 Et si n'avez reuenus, heritages
 Ou aultres gains, pour tous uoz aduantages,
 Assurément il se uente & pouruente
 Qu'à un chascun donnera telle rente,
 Que uous pourrez uous saoler d'abondance,
 Ayant le pain, le uin, & la pidance.

EPISTRE ENVOYEE A MES- sieurs les Escholiers à Dole, estans en contention.

SI par effect, rethorique la belle
 Se déduyoit esmouuoir cœur rebelle :
 A maintenir insultz bruys & alarmes,
 Ou faire cris, plains, ou respandre larmes :
 Mes bons seigneurs, confreres & amys,
 La plume en main sur papier n'eusse mis,

Vous inuitant tous à paix & concorde.
 Quand à par moy uoz scismes ie recorde,
 Dame Raison m'exhorte & me contraint
 Vous exciter d'ensuyure un aultre train.
 Vn aultre train plus doux & pacificque
 Que n'avez prins, par hayne uenefique.

Escoutez donc, non pas ma rude Muse,
 Mais où raison sincerement m'amuse,
 En me chargeant sans simulee parolle
 De uous mander non pas moins que par rolle
 Ce qu'elle entend que pour uostre bon heur
 Vous poursuyuez, tendans à tout honneur.

Raison n'entend de uous rien commander,
 Fors seulement de uous tous amander.
 Raison ne ueult destruire uostre nom,
 Ains l'exalter par florissant renom.
 Elle ne quiert esmouuoir uoz rancueurs.
 Pour uous monstrier les uns d'aultres uainqueurs.
 Elle ne ueult que de uoz freres chiers,
 Seuerement uous soyez les bouchiers.
 Dame Raison d'une tristesse aigrette
 De iour en iour, uoz alarmes regrette,
 Pour peu de cas commeus et suscitez
 Et frequemment par trop resuscitez
 Iusques à ce, qui n'est teste ou cerueau
 Ne se fachant d'entendre ce nouveau,
 Qui uous rendront uous mesmes la ruine
 De uoz espoirs, par fatale bruine.

Las uouldriez uous, ie uous prie respondrez,
 Perdre le but, pour lequel despendez
 Or & argent, c'est scauoir & prudence ?
 Pensez uous point que c'est oultre cuidance,

Cuider trouuer saouir mouuant telz scismes ?
 Dea pensez uous estre à uertu proximes
 De iour & nyuyt, l'un l'autre escharguettans ?
 Meilleur seroit, d'estre un peu muguettans
 Honnestement, pres quelques belles dames,
 Que par combatz perdre les corps & ames :
 Ce qu'est certain, si Dieu de brief n'amande
 Vostre uouloir, qu'oultre rien ne demande
 Sinon tuer : puis regretz & remors
 Ne pourront pas resusciter les mors.

Considerez que ce n'est pas grand gloire,
 Sur son amy obtenir la uictoire.
 Vous estes tous (au moins le deuez estre)
Vrays bons amys, que ne uouldriez permettre
 Que l'un de uous, soit tant que uouldrez moindre.
 Eut à souffrir, & ne uouldriez pas craindre
 Vous employer, pour son soulaigement.
 Et maintenant trop plus qu'estrangement,
 Ne recérchez que l'un l'autre ìnuahir,
 Que ne uous peult à bon hoz prouehir.
 Telz mouuemens ne seruent pour comprendre
 Ardu saouirs, ou beaulx faictz entreprendre.
 Estimez uous plus estre éuertuez,
 Si uous estiez l'ungs par aultres tuez ?

Que dient les lays, n'ayans sens, ny saouir,
 Lorsqu'en tel bruyt uous peuuent perceuoir ?
 Que diront ilz ? que debauchee science,
 Les ieunes gens esmeut à deffiance.

Trop mieulx uauldroit, qu'à iamais de doctrine
 N'eussiez prins port, si de cœur en poitrine
 Ne l'escoutez, laquelle n'entend pas,
 Pour soy greuer que l'un l'autre fait pas.

Je uous supplie, à loisir discutez,
 Depuis le temps que uous persecutez,
 Combien auez conquestè de proffit,
 Ou de renom ? ah que Priam ne fit
 Trop sagement tenir bon pour Helene,
 Sa uille en fut destruite & mise en peine.
 Souuentes fois Cassandra neantmoins
 L'auoit predict : mais lon en faisoit moins,
 Par le conseil de Parys l'adultere,
 Dont tant de gens souffrirent mort austere.
 Raison pour huy uous est bien Cassandra :
 Si ne l'oyez de uous lon attendra
 Comme de Troye, annichillation.

Donnez congé à machination
 De uangement, d'un rancueur colerique
 Qui uous à prins comme Parys l'inique
 Helene print : n'attendez Achilles
 Qui uostre Troye (apres qu'annichilez
 Vous aura tous) uienne rendre en langueur.

Las quel douceur trouuez uous en rigueur ?
 Où sont uoz ieux ? où sont uoz passetemps ?
 Que faictes uous ? en cecy ne m'entens.
 Ayez uous bien uous enlasser es las
 De tous regretz ? estes uous de ioye las ?
 Ayez uous mieulx uiure en acariatres,
 Seditieux, mutins, opiniastres,
 Que uous ranger dessoubz bonne union ?
 Il est certain qu'une communion
 Où paix n'ha lieu, n'est de grande duree :
 O que paix est beaucoup plus honoree,
 Bien iustement, que n'est guerre excessiue.
 Prenez donc paix, laissez guerre nociue.

Et quand serez tous reconciliez
 Sincerement, quasi comme alliez
 Tous congnoistrez l'aise dont triste noise
 Vous a priuè, de quoy à raison poise :
 Laquelle alors uous congnoissant amis,
 De toutes pars enuoyera ses amys
 Pour faire feu de ioye, en grand triumphe,
 Si l'un de uous contre l'autre ne grumphe.

Faictes le court, ne differez de faire
 Ce que raison uous prie en uostre affaire.

Vous sauez bien que l'homme pacifique
 Desia quasi est demy deifique.
 Mais pour certain qui fait noise & la quiert,
 Aux bas enfers sa demeureance acquiert.

Paix est de Dieu la fille bien aymee,
 Et noise uient des bas enfers formee.
 Prenez donc paix belle dame celeste,
 Noise chassant pour euitier moleste.

A HONNESTE HOMME MAI-
stre Claude Petremand, citoyen de Be-
zanson, sur le noble ieu de
l'arbaleste.

A Bon droit, amy maistre Claude,
 D'un bon uouloir tu m'admonneste,
 Qu'en mes uerz un peu ie collaude
 Le noble ieu de l'arbaleste :

Mesme pour ce qu'il est honneste.
 Hors de rapineuse auarice :
 Abhorrant propoz deshonneste,
 Et rancune de maux nourrice.

Pas ne faut qu'un tel ieu perisse,
 Qui n'induit faire aucune chose
 Contre Dieu : mais faut qu'il florisse,
 Soit par uerz mesurez, ou prose :
 De ce ieu beaucoup parler n'ose,
 Veu que par dessus tous me plait,
 Pour loüer ce qui me complait.

Si tiens ie que rien ne desplait
 Recitè ueritablement :
 Vn bon iuge soustient tout plaid
 Veritable finablement.
 Ie maintiens uray semblablement,
 Que l'homme mortel lon peut dire
 Vne Arbaleste proprement
 Tendue au guindal de martyre.

Le traict mis dessus qu'au blanc tire,
 Est l'ame des cieux descendue,
 Qu'à Dieu comme à son but retire
 Pour à salut estre rendue.
 La corde guindee & tendue,
 Est la foy que seule nous meine,
 Par bonnes œuures estendue.
 De ce monde en l'heureux domaine.

Velà ce que ie te rameine
 De l'Arbaleste maintenant,
 Et soustiens qu'en la uie humaine,
 N'est ieu plus de loz soustenant :
 Ceux qui le uont entretenant

Saent si i'en dis menterie :
C'est un ieu, uertu retenant,
Loüer le puis sans uanterie.
Rien ne s'y fait qui contrarie .
A Dieu, ny le prochain aussi :
Ce sont les deux preceptz de uie
Que Dieu nous recommande ainsi.
Sans grandz trauaulx cœur en soucy,
Passe en ce ieu de dueil l'outrage,
Duquel n'escriray plus icy,
l'espere en dire d'auantage.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

ICY COMMENCE

LA SECONDE PARTIE DE

ce liure, où il y ha uint-cinq matieres
 tant en Epigrammes diminuans
 d'un uers qu'en Epistres
 à ses amys.

I

Du bien et mal : par douze uers.

LE bien & mal sont les deux butz de l'homme,
 Le pretendu, le salaire & la somme
 Qu'en ce bas lieu il poursuyt seurement,
 Le bien du bien, honneur & proffit somme :
 Le mal du mal, le malfaisant consomme.
 En l'un crainte est, en l'autre assurement.
 Qui sur ces pointz ueut penser meurément.
 Se recordant du pas qu'amerement
 Nous faut passer, sans de ce sauoir l'heure,
 Il sera bien surprins temerément,
 Si le mal prent, laissant legierement
 Le bien qui rend à l'homme heureux demeure.

DV VENDREDI SAINT ET

*la mort de nostre Seigneur Iesus Christ,**Excitation : par vnze uers.*

LA mort à tous, est chose espouventable
 Quand seulement lon en touche propos :
 Mais la souffrir est bien plus redoutable,
 Mesmes à ceux qu'en santè sont dispoz.
 Paures humains, par pechez indispoz,
 Estoyent iugez souffrir mort gehennelle :
 Mais Iesus Christ pour leur rendre repoz,
 Souffre auiourdhuy en la croix mort cruelle,
 Par ceste mort rendant uie eternelle.
 Puis que pour nous il paye un tel impos :
 Fondons en pleurs, c'est pour nostre querelle.

DV COMMENCEMENT ET LA

fin : par dix uers.

Commencement nous promet une fin,
 Car toute fin uient de commencement :
 Pour les passer faut estre sage & fin,
 Soit en effect, en dit, ou pensement.
 Bien commencer n'est grand aduancement,
 Si l'on ne ueut perseuerant finir :
 Ces deux en un, si ne peut lon tenir,
 Et l'un n'est rien, si l'autre ne l'ordonne :
 Continuer faut donc, pour paruenir
 Iusqu'à la fin qui seule tout couronne.

4

DÉ MENSONGE ET VERITE :

par neuf uers.

Mensonge Verité supprime
 Quelque fois, & le plus souuent :
 Mais lorsque Verité s'imprime,
 Mensonge tellement reprime,
 Qu'elle la fait uoler au uent.
 Celuy qui ment, à tout euent,
 Communément n'ha grand duree,
 Mais en libre lieu & conuent,
 Verité demeure assuree.

5

D'VN RELIEVR DE TONNEAVX :

par huit uers.

VN relieur frappoit un iour,
 Reliant un tonneau coulant :
 Quand de frapper faisoit seiour
 Sa femme uenoit l'arcelant.
 Il luy dit (son cœur decelant)
 Decoups faudra que ie t'affoule.
 Car tu uas mes secretz coulant,
 Comme ce tonneau mon uin coule,

6

D'VNE DESIRANT QV'ON

l'appelast belle : par .7. uers.

Vous dire Belle, c'est mentir :
 Mais uous estes bien glorieuse,

Iusqu'à donner un dementir,
 Qui uous nommeroit gratieuse.
 Ne me soyez iniurieuse,
 Seulement ne uous diray belle,
 Ains mille foys, plus que rebelle.

7

DE CELLVY QVI DESIROIT

estre premier en toute monstre : par .6. vers.

DV premier rang en une monstre
 Desire estre, afin tu te monstre :
 Mais que te sert marcher premier,
 Veut qu'il falloit passer oultre,
 Frappant (où bon cœur se demonstre)
 Tu uouldroys aller le dernier.

8

DES VOILLES QVE LES

dames portent : par .5. vers.

DAmes souloyent farder la face,
 De quoy elles ont repentance :
 Afin que Dieu pardon leur face,
 De grandz uoilles la ueue efface
 Aux regardans par penitence.

A VN AYMANT MIEVLX BOIRE

que d'estre amoureux : par .4. uers.

D'Estre amoureux n'est à blasmer,
Si par amour lon ne prent gloire :
Mais tu aymeras mieulx bien boire,
Que pourchasser te faire aymer.

QVATTRIN D'VN QVI

médici de chascun.

D'Vn chascun ne cesse médire
A grand tort : mais pour ton chastoy
Lon peult par reciproque dire,
Qu'aussi chascun médict de toy.

D'VNE PARLANT DE SON

mary qui mourut en riant.

PLus ne ueulx tant craindre la mort
Comme i'ay fait par le passé :
Car ie tiens plus dur le remort,
Que n'est angoisseux le passé.
Mon mary ce bon trespasè,
Viuant estoit tryste, cryant,
Et mourut muet en ryant.

DV MESME

MOn mary pendant qui uiuoit,
 Ne me fut oncque gracieux :
 Tousiours me battoit s'il pouuoit,
 Faisant le melancolieux :
 Mais il mourut riant ioyeux,
 Comme un estant mis en lyesse.
 Prier deuoyz dont pour le mieulx,
 La mort pour l'ouster de tristesse.

D'VN QVI MOCQVOIT

vn borgne.

TV te mocque de mon œil borgne,
 Comme si i'estoys hideux :
 Mais quand sur moy tes deux yeux tourne,
 Des deux ne uois qu'un, qu'en uoid deux.



A PLVSIEVRS SES

bons amys de
Bezanson.

14

A MONSIEVR LE RECTEVR

Maistre Estienne Desprez, son premier precepteur es lettres

EN ton pré ie me suis repeu
Commenceant mes ans de doctrine,
Et en ay prins tant que i'ay peu,
Pour boire en fontaine uitrine :
C'est la fontaine Cabaline,
A laquelle tu m'as conduit,
Ie prie la bonté diuine
T'en rendre ce que bien te duit.

15

A DISCRETE PERSONNE MES-

*sire Bonaventure Iunot prestre, son maistre en escripture
et pratique.*

PRemier tu m'as monstré escrire,
Et puis apres l'art de pratique,
P'en uouldroys bien tes loz descrire
En mon petit fait poétique :

Mais ce n'est present magnifique
 Te recompensant par droicture,
 Dont Dieu te rende pacifique,
 Soubz ton nom de Bonaventure.

A MONSIEVR LE COMMAN-

deur du temple, frere Mathieu de Masso.

L'Experience & seurt sauoir
 Que tu demonstre en promptitude,
 M'ha excité de mon pouuoir,
 Vn peu recueillir mon estude.
 Pour euiter ingratitude,
 Ie te mercye à brief parler,
 Tes bons propoz, qu'aller par l'air
 Ne fault laisser, ie le resô,
 Estimant, sans dissimuler,
 Fort frere Mathieu de Massô.

A MAISTRE PIERRE

Fournier, notaire.

MAistre Pierre bien priuement,
 De ces huicts uers te fais estraine,
 Pour maintenir naifusement
 Tousiours nostre emprise ancienne :
 Dieu tout puissant la nous maintiene,
 Nous donnant de uertus grenier,

Pour faire bon pain de sa graine
Car tu es beau puissant fournier.

AV SIEVR IEAN MALARME.

I'Ay entendu depuis n'a guere
Qu'entreprins auoys de marcher
(Laisant marchandise) en la guerre :
Mais pense bien à ce marcher.
A plusieurs il couste bien chier,
Voire iusqu'à laisser la uie.
Touteffoys pas ne t'en deue
Car tu es fort dextre estimè,
Combattant qui te porte enuie,
Combien que tu es malarmè.

A MONSIEVR FRANCEOIS

Malarmè son frere.

COeur cordial, & bonne grace
Sont deux choses fort estimees :
De guerre ne suyuent la trace
Chassant de courroux les fumees.
Ce sont uertuz en toy fermees :
Car afin que tousiours franc sois,
Tu crains tant noises diffamees,
Que tu es Malarmè Franceois.

A MAISTRE IEAN

Renaud, notaire.

CRains tu d'estre le bien uenu
En amour ? ce seroit simplesse :
 Moindre que toy est paruenue
 Soit en beauté, ou par adresse :
 Aucun destorbier ne te dresse,
 Et moins contre moy se rebarbe:
 Il n'est dame que ne s'adresse
 A t'aymer pour ta belle barbe.

AV SEIGNEVR ESTIENNE

Sauget.

LOng trauail te promet repos
Par alternatiue muance,
 Mais comme d'amours es suppos,
 Ce repos sera iouyssance,
 Où par amoureuse alliance
 Auras laborieux obietz,
 En fin, naturelle puissance
 Te rende des petitz Saugetz.

A MAISTRE IEAN CHAMPFROID

ayant presté des liures audit Iulyot.

VN plaisir fait ne se perd point
 Mais en le faisant moult profite,
 La recompense uient appoint,
 A celuy qui la fait bien uiste.
 Le prest que tu me feis m'incite
 (Bon amy maistre Iean Champfroid)
 Qu'ayant ueu tes liures, recite
 Tu n'es en bon sauoir Champ froid.

D'VN RICHE CHICHE

CHascun me dit que tu es riche,
 Ie ne say si tu as du bien :
 Mais ie te cognois si treschiche :
 Que sur ma foy ie n'en crois rien.

D'VN QVI TROVVOIT

en tout à reprendre.

SAuue ne seras, ny damnè,
 Cela de toy lon peut comprendre :
 Si Dieu t'auait salut donnè,
 Encor le uouldrois tu reprendre.
 Lucifer ne te ueut pas prendre
 En son enfer, quoy qu'il luy poise :
 Contre luy combat pourrois prendre,
 Et il est ia trop las de noise.

FERRY IVLYOT AV LECTEVR

PRens s'il te plait contentement,
Lecteur, de mon aprentissage.
Lon ne trouue frequemment
Si tost en art, aprenty sage

Tout a loysir

1556.



HVIT POEMES

par Iaque Estauge.

I

*A l'auteur : où la devise Latine de l'escuyer Ludin est
comprinse en la premiere
lettre des uerz.*

AV nom de Dieu auons finy
Vostre liure, monsieur Ferry.
Gloire y auez qui n'estaindra,
Et grace que nul n'attaindra.
En tous uos uerz, tout l'uniuers
Tirera sens : sans rien peruers
Dégouster là. La uoye on uoit
Et le chemin de bien, tout droit
Librement en uostre facture :
Effect tousiours suyt sa nature,
Auge, c'est qu'on l'amplifie :
Et dele, s'il falsifie.

ET ICY CELLE DE L'AVTEVR

en uers Alexandrins.

O*N dit communément, en dicton ancien,
 Mieulx uault auoir amys, qu'autre bien terrien.
 N'ayant donques égard, à gain, mais à seruir,
 J'ay fait du mieulx qu'ay sceu, pensant bien desseruir
 Auancement uers uous : afin d'estre enrollè
 Pour uostre seruiteur, petit uieil, enrueillè :
 En attendant qu'un iour, me rendray plus poly,
 Rescruiant aux amys, en carme plus ioly.
 Oysiueté me fuit, pour bien ranger mes uerx :
 Compression me suit, à tours & à trauers :
 J'espere non portant, quelque iour bon repos.
 Vous le doint Dieu aussi, en corps, en ame & oꝝ,
 Mais sur tout, à loysir, ne tairay uoz grans loz.*

Omnia per ocium.

ET ICY LE NOM DV MAI-

*stre des monnoyes : aussi en uerz
Alexandrins encomisez.*

Vrbi,

B*Exanson bonne uille, las que ne t'ay ie ueu ?
Estimee es à l'Isle, dont i'ay tant souuent leu :
Representant tel bruit, bon loz, & nom tant noble,
Tant qu'vn tel nom te duit, Rome ou Constantinoble.
Hantee de Chrestiens, mieulx que Byzuntium,
Inscript on ha les tiens, ceulx de Byzuntinum :
Ne faisant mixtion de diuerse action.
Dieu te doint, ó Citè, tout le bien que desire,
Et toute aduersité, sur les ennemys tire.*

Ciuius,

V*ous auez (chascun sait) belles & bonnes dames :
Anne Targis en est, & tant de braues femmes :
Luquin de Valimbourg, des premiers de ieunesse,
Il meyne soubz son bourg grand suytte de noblesse :
Monsieur Berthin qu'on dit Maistre de la monnoye:
Bref, gens de grand credit que nommer ne sauroye,
En uoz murs sont comprins, Imperiaulx & gentz,
Riches, doulx, bien aprins, bons, sages, diligens.
Grace puisse ie auoir, d'vne fois uous y uoir.*

Berthin de Valimberg.

DV AMPLE DIOCESE

de Bezanson.

SI deuons croire aux escriuains
 Doctes, fideles & non uains :
 L'archeuesché de Besanceon
 S'estendoit par telle faceon,
 Qu'entre Alemagne & la Gaule,
 Vn pont du Ryn, comme une gaule,
 Touchoit cesdictes nations,
 Ayant deux iurisdiccions,
 De Bezāson, & Constance,
 S'entretiens par constance,
 Si qu'une Bale en auoit deux
 Longtemps en paix. Mais (ô bons dieux)
 Tout est changé : las, maintenant
 Ne say plus quel bout ua deuant.

ANNVS, VRBES,

dies, mensis.

QVinze centz, cinquāt' huit bons ans
 Enbalez mande, pour Bezans :
 En tel iour que furent gemeaux
 Pollux & Castor nez tant beaux,
 Et qu'Apollo pres son Taureau
 Cerchoit aux Indes passer l'eau,

A L'AVTEVR

Le sens
Consens
Et motz exquis
Enuers
Vos uerz
P'ay icy mis.

Si, non
Pour bon,
Mon priz est prins,
Laissez
Laissez
Qu'ont mal aprins.

Mais si
Aussi
L'effect uous plait,
Mandez :
M'aurez
Amy, sans plaid.

AV LECTEUR.

Du bien
Non mien
Qu'au Liure on uoit,
Ie tien
Qu'en rien
Nuyre ne doit.

Plustost
Bon goust
Y trouueras,
Que coust
Dispoust
Débourseras.

En don
Si lon
Bailloit cecy :
Selon
Ce, on
Dit grammercy.

A CHASCUN.

Pour se baigner en la Fontaine
 D'où l'on tire Eloquence saine,
 Hommes, femmes, sains, ieunes, uieulx,
 En peuvent tousiours ualoir mieulx :
 Les fiers brutaux, malings, mocqueurs,
 Ont leur baing Phlegethon ailleurs.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE NOEL TEXIER
Typographe à Pons
Le dernier jour de Mars 1883



POUR LÉON WILLEM, LIBRAIRE
A PARIS